

V. a 21

Tp 492 p / 93

Mathieu VARILLE

Voyages aux Pays des Monastères Byzantins

ATHOS - MÉTÉORES - PATMOS

Bibliothèque Maison de l'Orient



139435

LYON
Librairie P. MASSON

1935



*Il a été tiré
20 exemplaires
sur Japon français de Madagascar
tous numérotés.*



Les photographies de l'auteur ont été reproduites
par le procédé de la bathotypie,
sur les presses de Marius Audin de Lyon.



AUX ROUGIERS

Grands coureurs de mers et de routes.



La Sainte Montagne de l'Athos

Une république neuf fois centenaire
de moines grecs en plein XX^e siècle









Etre né antiquaire, c'est-à-dire n'avoir d'autre préoccupation que celle de rechercher dans le passé ce que des hommes de goût y ont laissé comme la plus sûre marque de leur prédilection ; essayer de reconstituer par la pensée la vie, les mœurs, les tendances, les tempéraments artistiques de ces artisans de l'histoire ; s'incorporer enfin leurs civilisations qui ont préparé la nôtre, par voie de très logique conséquence : tout ce jeu de l'es-

prit, cette recherche de la conscience universelle, cette investigation enfin d'une élite qui sait apprécier ce qui seulement est digne de l'être, ne peuvent trouver mieux à s'exercer que dans cette étroite presqu'île de Chalcidique où depuis près de dix siècles les moines de la Sainte Montagne de l'Athos ont fait œuvre de civilisation, de religion et de pacifique recueillement.

Baignée par les golfes de l'Haghion, Oros et de Rentina et par la mer Egée la presqu'île de l'Athos n'a que 321 kilomètres carrés de superficie, elle ne mesure pas plus d'une cinquantaine de kilomètres dans sa longueur et d'une huitaine de kilomètres dans sa plus grande largeur. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer varie de 150 à 200 mètres pour atteindre 2033 mètres au sommet du mont Athos. Quand on la contourne en bateau, ce qui est la meilleure manière d'en avoir une

vue générale, on éprouve un véritable enchantement à contempler ces falaises abruptes aux tons rougeâtres ou gris d'une douceur infinie qui ne s'interrompent que pour laisser aboutir à la mer d'étroites et verdoyantes vallées émaillées d'une végétation exubérante et fleurie. Ça et là, à mi-côteau, âprement ancrés dans la pierre solide, d'énormes couvents, plus loin, toute une poussière de maisonnettes blanches semées dans la forêt, ailleurs des nids d'aigles, des chapelles, des trous béants dans la roche où vivent des hommes qui n'ont plus que Dieu pour confident de leur pensée. Au-dessus, la montagne aride, crevassée, déserte, avec une végétation rabougrie, que domine la pyramide de l'Athos, dont la teinte passe suivant l'heure du jour, du vert profond au bleu sombre et finit dans la teinte de ce violet aérien qui se confond avec la nuit naissante.

Un voyageur charmant, qui passa sa vie, au dire de son temps, à faire le portrait des oiseaux, des animaux et des arbres, Pierre Belon du Mans, a donné dans ses *Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges*, publiées à Paris en 1553, chez Guillaume Cavellat, une description de l'Athos qui vaut encore par la minutie de ses détails et l'exactitude de sa documentation. Il donne la liste complète des arbres et des plantes qui font de la partie maritime de cette presqu'île une sorte de paradis terrestre, tant par la variété des essences que par leur qualité : cèdres, mélèzes, cyprès, sycomores, platanes, oliviers, chênes verts et sapins, puis toute la gamme des odoriférants orangers, citronniers, térébinthes, genévriers, avec leurs frères plus humbles, thyms, sauges, lentisques et myrtes, auxquels se mêlent les lauriers

fleuris de rose, de blanc ou de rouge en une admirable symphonie de couleurs et d'odeurs rares.

Un pays de semblable prédilection, où les ruisseaux coulaient sous les ombrages, où les oiseaux chantaient comme en une immense volière, où la pêche était facile dans des anses abritées, où le vent du large et celui de la montagne balayaient tour à tour les nuages qui montaient des vallées, a été toujours fort recherché par ces peuples du proche-orient dont l'éternel va-et-vient ne semble point encore prêt de s'arrêter. Le témoignage des grands classiques, Homère, Thucydide, Démosthène, Eschyle, Hérodote, affirme tout un passé antique, que le souvenir de villes grecques, Dion, Acrothéon, Thyssos, Cléonès, Olophyzos, dont Athènes recevait tribut, viendra sans doute un jour corroborer, quand le hasard, cet auxiliaire précieux des archéologues, aura permis d'en

retrouver les ruines aujourd'hui perdues. L'Athos, dont l'ensemble physique appelle le mystère est le pays des légendes. Pour les Grecs, ce serait un rocher lancé contre Poseidon, ou la propre figure du géant Athos mué en roc dans sa lutte avec Poseidon, ou simplement encore la divinisation de la montagne en l'honneur d'Athos, fils de Poséidon. Toutes ces histoires sont bien obscures, il faut arriver en 480 avant Jésus-Christ pour situer la tentative de Xerxès qui voulut faire percer l'isthme entre la baie d'Hiérissos et le golfe d'Haghion Oros, afin d'y faire passer sa flotte, et éviter le désastre qui détruisit, en 491, la flotte de Mardonius où périrent 300 vaisseaux et 20.000 hommes en voulant doubler le cap Santo à l'extrémité sud de la presqu'île. Bien que certains vestiges fussent encore visibles il y a quelques années, il est peu probable que le canal fût jamais terminé. Mais ce travail semble un

jeu d'enfant à côté de celui qu'un certain Démocratos voulut entreprendre en s'engageant à tailler le mont pour en faire une statue colossale d'Alexandre.

Les légendes chrétiennes commencent avec celle qui prétend que la Sainte Vierge serait venue aborder au Mont Athos. Bien qu'il n'y ait pas là une impossibilité matérielle puisque saint Jean et saint Paul ont voyagé longtemps en mer Egée, cette tradition est si fréquente qu'il ne faut guère la considérer autrement que comme une pieuse invention. Mais le récit est plein de poésie ; la barque qui portait la Vierge et Jean longeait les côtes, or, elle vint à passer auprès d'un temple d'Apolon où le peuple célébrait quelque fête importante. Alors, les statues des dieux se mirent à parler et elles s'écrièrent : « Voici la mère de Dieu, allez au-devant d'elle ! » et elles s'écroulèrent dans la poussière.

Les habitants firent cortège à la Vierge et se convertirent.

Suivant les dires plus ou moins fantaisistes des moines, les premiers établissements monastiques de l'Athos remonteraient au début de l'ère chrétienne. Il n'y avait déjà plus de villes grecques dans la presqu'île à cette époque, mais la tradition signale dès le III^e siècle une organisation de couvents de modeste importance placés sous la haute direction de la *Cathèdre des Gérontes*, où siégeaient les plus âgés des délégués de ces couvents présidés par le *Protos* (premier), nommé à l'élection par ses pairs. A la fin du IV^e siècle, se place la légende des fils de Théodose, Arcadius et Honorius. Les deux jeunes princes étaient partis d'Italie avec leur mère pour Byzance ; en route, ils furent assaillis par la tempête, qui jeta leur navire à la côte athonite. Arcadius fut retrouvé sous un buisson de framboisier, et

sur cet emplacement fut bâti le couvent de Vatopedi, de l'enfant au framboisier. Kirsopp Lake, sans accepter ce passé légendaire, distingue trois périodes dans l'histoire des premiers moines de l'Athos, celle des *ermites* avec Pierre l'Athonite qui vivait aux environs de 850, celles des *lavras*, groupement de cellules autour de celle d'un ermite de piété et de sainteté reconnues, avec Euthyme de Thessalonique, qui fut un stylite célèbre et dont la vie s'acheva vers 890, enfin celle des *couvents*, forte organisation dans un établissement unique sous une règle et une autorité inflexibles, période qui commence avec saint Jean Colobos, le supérieur, l'higoumène du couvent d'Hiérissos en dehors du territoire de la Sainte-Montagne pour aboutir à la puissante et définitive organisation de Saint Athanase. L'œuvre qui avait été commencée et soutenue par les empereurs de Byzance, par

les impératrices, par les grands personnages de la cour, allait enfin trouver un statut définitif ; déjà sous Théodora de Trébizonde, au ix^e siècle, les moines qui avaient pris part à la querelle des images avaient reçu de puissants appuis, puis, c'est Paul, le fils de l'empereur Michel Rangabé, qui vient fonder le monastère du Torrent, Xiropotamos, et s'appellera Paul le Xéropotamite, enfin, c'est Basile I^{er} le Macédonien, dont la bulle d'or confirme les libertés des moines de l'Athos que leur avait données jadis l'empereur Léon VI le Philosophe. Mais il fallait mieux encore.

A Byzance, vivait au ix^e siècle, Nicéphore Phocas, un des plus grands généraux de son temps, dont les victoires et la vie des camps, ne semblaient interrompre les austères méditations et les saintes pensées. Cependant, bien qu'il eut déjà dépassé l'âge des folies passionnelles, il avait tourné ses regards vers la femme de son



MONT-ATHOS
Séiménide du Couvent de Vatopédi



empereur, la perverse Théophane. Il s'était ouvert de ce sentiment à Abramos de Trébizonde, celui qui devait être un jour Athanase l'Athonite, saint Athanase. En vain, le sage ermite essayait de le détourner de ce qu'il prévoyait pour lui de fatal et d'irréremédiable, quand Romain, l'empereur de Byzance, mourut, laissant Théophane veuve à 22 ans. Une révolution de palais comme il en fut de si nombreuses en ces temps troublés porta Nicéphore Phocas sur le trône. Il ne devait point y rester longtemps, car bientôt Jean Zimisès, son neveu, devenu l'amant de Théophane, assassinait Nicéphore Phocas et montait sur le trône à sa place. Mais saint Athanase, que l'amitié de Nicéphore Phocas avait élevé à la suprême autorité, continuait son œuvre d'unification de l'Athos. Avec lui, les Athonites échappent enfin à l'autorité des moines de Jean Colobos, qui siégeaient à Hiérissos, avec lui,

la capitale monastique de la Sainte-Montagne est transportée à Karyès, au centre même de la presqu'île. Un chef, le protos, le premier, y siège en permanence et chaque année, à Pâques, à l'Assomption, à Noël, les délégués des moines se réunissent sous son autorité ; avec lui, enfin, les ermitages se groupent, les lavras s'ordonnent, une puissante hiérarchie s'organise. Il y eut bien un moment de crise lors de l'assassinat de Nicéphore Phocas, mais Jean Zimiscès, qui avait beaucoup à se faire pardonner eut à cœur de continuer son appui au saint réformateur, et il est fort curieux de trouver à la base de toute cette puissante organisation, unis au grand nom de Saint Athanase, ceux de Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès. Quand Athanase mourut, aux environs de l'an 1000, au monastère de la grande Lavra, la règle sévère de Théodore, l'higoumène du monastère de Stoudion sur la Propontide,

qu'il avait apportée sur la Sainte-Montagne, était partout appliquée, et les privilèges des moines étaient définitivement établis par le typikon (bulle d'or) de Zimisès.

L'histoire de l'Athos va maintenant suivre pas à pas celle de Byzance, la protection des basileïs se fait tous les jours plus effective et plus efficace ; trésors, privilèges s'accumulent pour le plus grand bien des moines. Pour les mettre à l'abri des tentations, Constantin Monomaque, dans sa chrysobulle de 1060, interdit l'accès de l'Athos « à toute femme, à toute femelle, à tout enfant, à tout eunuque, à tout visage lisse », et cette règle sera encore appliquée jusqu'à nos jours avec une assez grande rigueur. Les Commènes et les Paléologues continueront cette tradition de soutien jusqu'à leur effondrement. Bientôt les Grecs ne seront plus seuls dans les monastères de l'Athos ; déjà en 980, de ri-

ches seigneurs géorgiens avaient construit le monastère d'Iviron. A la fin du XII^e siècle, le roi de la Serbie indépendante, Stephan Nemanja, le grand jupan de Serbie, répare et reconstruit le monastère de Khillandari et vient, à la fin de sa vie y retrouver son jeune fils, moine depuis de longues années, et c'est là qu'il meurt, en véritable odeur de sainteté, puisque l'église grecque l'honore encore sous le nom de Saint Siméon Myroblêta, c'est-à-dire dont le corps distille une huile odorante. Le second fils de Stephan Nemanja, Rastko, qui devint archevêque d'Uschitzé, en Serbie, et est connu sous le nom de saint Saba, fut aussi un des plus grands bienfaiteurs des moines et le premier législateur des couvents slaves de l'Athos.

A peu près à la même époque, les Russes s'installaient sur la côte occidentale de la presqu'île, au couvent de Saint Panteleimon ; au XIII^e, les Bulgares avaient

construit Zographon et au xiv^e siècle, Simon Pétra s'élevait, grâce aux libéralités d'un prince serbe, Jean Unglès. On peut ainsi s'imaginer par la complexité des races cohabitant sur la Sainte Montagne sous l'égide d'un seul homme et d'un gouvernement électif, les difficultés, les luttes opiniâtres et les sourdes compétitions, qui n'ont jamais cessé. Quand les Turcs entrèrent dans Constantinople le 29 Mai 1453, les moines de la Sainte Montagne avaient tout à redouter de la puissance musulmane. Il n'en fut rien, les Sultans et Mahomet II le premier épargnèrent toujours l'Athos et firent preuve de la plus grande tolérance, en respectant ses privilèges, si bien même que Selim II rebâtit Xiropotamos qui tombait en ruines. La sainte république, dans la hiérarchie religieuse, ne relevait que de la haute autorité du patriarche de Constantinople. Jusqu'au traité de Bucarest en 1912, le Sultan resta

possesseur de l'Athos, mais il le laissait s'administrer lui-même moyennant seulement un tribut annuel qui s'élevait à environ 230.000 francs. L'autorité turque n'était représentée que par une sorte de sous-préfet, le kaïmakan qui percevait l'ensemble des redevances et ne prélevait qu'un traitement modeste de 600 francs par mois. Il résidait à Karyès avec quelques gendarmes et participait aux réunions des moines. La place, du reste n'était guère enviée dans le personnel des fonctionnaires turcs, car comme les moines, il vivait sans famille, ayant dû laisser son sérail en Turquie pour ne pas transgresser la règle mysogyne de l'Athos reconnue par la Sublime Porte.

Avant d'étudier la vie même du moine de l'Athos, il est bon de distinguer les différents types de monastères et d'expliquer les règles auxquelles ils sont soumis, résultat de la longue évolution qu'ont dû

subir ici celle de saint Athanase et celle même de saint Benoît, à laquelle elle a fait de très larges emprunts. Il y a actuellement sur le Mont Athos vingt couvents, qui sont divisés en deux classes : les onze monastères *cénobitiques* : Dionysios, Caracalos, Coutloumoussi, Zographos, Castramoniti, Simon Pétra, St-Pantéleimon, Aghios Paulos, Xénophon, Grégorios, Esphigménos, et les neuf monastères *idiorhythmiques* : Iviron, Grande Lavra, Vato-pédi, Chilandari, Pantokrator, Xirapotamos, Dokhiarion, Philothéos, Stavronikita.

Le monastère cénobitique vit sous un régime autocratique, son chef absolu est l'higoumène ou supérieur, nommé pour toute sa vie, et assisté de deux ou trois épitropes (sortes de coadjuteurs) élus pour un an par un conseil d'anciens. La vie se passe en commun, la viande est interdite et la pauvreté de règle absolue.

Dans le monastère idiorrythmique, c'est le régime démocratique qui est en vigueur. Un conseil de quinze membres, la *synnaxis*, composé d'anciens, les *proïstamènes*, délègue ses pouvoirs à deux *épitropes* nommés pour un an. La liberté individuelle y est respectée, les moines conservent leur fortune, prennent leur repas en commun et sont groupés par familles de huit sous l'autorité d'un proïstamène. La viande est autorisée et le jeûne moins fréquent. Toute l'histoire religieuse du Mont-Athos est traversée des controverses entre les cénobitiques et les idiorrythmiques. Quand la prospérité règne, c'est le régime cénobitique qui triomphe, quand les revenus s'épuisent, c'est l'idiorrythmie qui prend le dessus. En dehors des couvents, il y a les *skites*, les *kalybes*, les *kellies* et enfin les *hisicastiria*. La *skite* est un groupement de maisons de campagne autour d'une petite église, les moines qui



MONT-ATHOS

tribole ou Cour intérieure et cyprès de Saint-Athanase du couvent
de la Grande Lavra



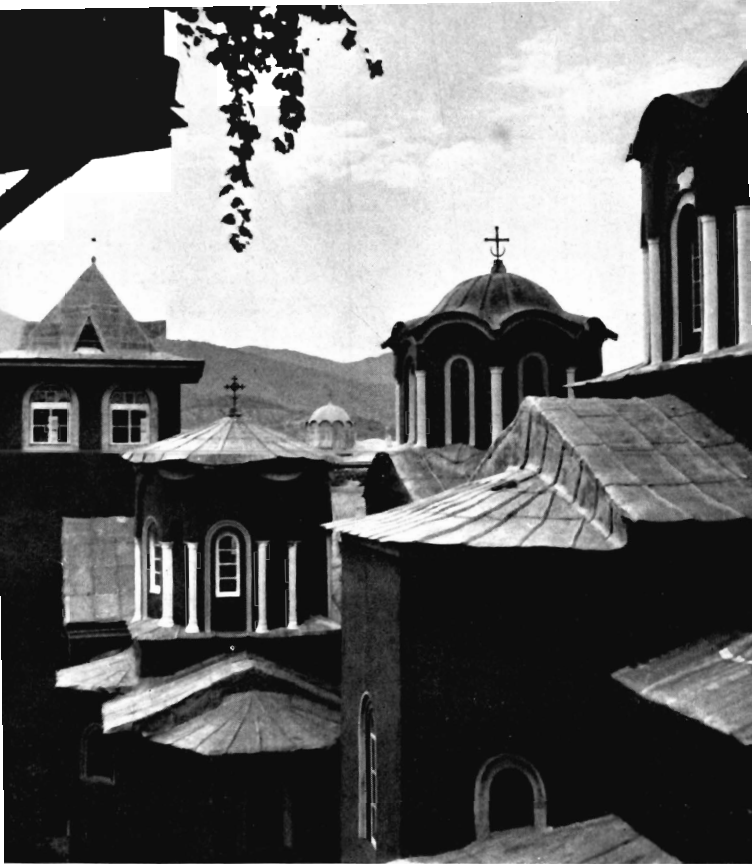
l'habitent pratiquent l'agriculture ou une modeste industrie, ils sont sous la direction d'un supérieur, le *gérondas*, assisté d'un conseil d'anciens ; il y a douze skites : Aghia Anna, Kapso Kalyvia, Saint-André, Prophète Elie, Prodrroma, Nea-Skite, Xénophontini, Vatopédini, Iviron, Bogoroditza, Coutloumoussi, Pantokrator. Les *Kalybes* sont de petites colonies, sortes de skites de peu d'importance ; les *Kellies* sont des maisons isolées, dans lesquelles vivent des moines pêcheurs et agriculteurs ; les *Kathismata* sont des cellules où vivent des religieux qui les louent, ce sont d'ordinaire d'anciens évêques ou de hauts fonctionnaires retraités de l'église orthodoxe, ou simplement des moines âgés. Enfin, les *Hiscastiria* sont des cellules parfois creusées dans le rocher et des ermitages isolés où des anachorètes mènent une vie de jeûne, de privations et de méditations, presque sans contact

avec les couvents voisins. En dehors de la presqu'île de l'Athos les moines possédaient des fermes importantes, les *métochies*, d'où ils tiraient de gros revenus de la culture des oliviers et de la vigne. Ces fermes, en Chalcidique, à Longos, à Cassandre, autrefois exemptes d'impôt foncier, avaient atteint le nombre de 106, elles ont été en très grande partie expropriées par le gouvernement hellénique lorsqu'après les désastres d'Anatolie, il eut à assurer le logement des Grecs qui lui revinrent de Turquie par millions.

Il serait peut-être puéril d'étudier les modifications au cours des siècles de cette fameuse *Règle de l'Athos*, qui est encore suivie par les deux ou trois mille moines de la Sainte République. Aussi je crois qu'il vaut mieux la présenter telle qu'elle est actuellement appliquée. Trois sources peuvent être consultées utilement à cet effet ; les articles de M. Georges Rémond

dans l'*Illustration* (4 et 25 décembre 1920), l'ouvrage de M. F. Perilla sur le Mont Athos (1927) et la notice de l'hiéromoine Etienne Kelliotès (1928). Tels que nous les voyons, avec leurs longs cheveux, parfois relevés en petits chignons derrière la tête, coiffés de leur grand bonnet noir (*scoufia*), vêtus de leur robe noire (*zostico*) serrée à la taille par une sangle de cuir, les moines de l'Athos sont dans l'obligation d'entrer assez jeunes au couvent, car ils doivent avoir moins de vingt ans. La durée du noviciat est de trois ans, pendant lesquels le novice (*dokimos*) porte une étroite robe noire, le *rasos*, ce qui le fait souvent désigner sous le nom de *rasophore*. Après trois ans, le *rasophore* devient *caloyer* ; on l'appelle aussi quelquefois *stavrophore* ou *microshime* (petit habit) du nom de son vêtement. Enfin, quand il a donné des preuves de sa sainteté, on l'autorise à revêtir la *megaloshima* ou robe

angélique, sorte de dalmatique noire à capuchon, brodée en blanc des insignes de la Passion et de nombreuses inscriptions mortuaires; il ne la portera du reste qu'en de rares circonstances et sur son lit de mort. C'est parmi les megaloshimas que seront choisis les moines qui doivent devenir prêtres, les *proïstamènes*, qui assureront l'administration de la communauté, ils formeront la classe supérieure des caloyers, dont les Paramicroï formeront la classe inférieure, chargée de tous les travaux manuels. En tout cas, ni les uns ni les autres ne portent plus ni leur nom de baptême, ni leur nom de famille, ils ont choisi celui d'un saint, dont l'initiale est la même que celle de leur prénom. Tous ces moines pratiquent une règle d'inspiration bénédictine, ils sont soit *cénobites*, c'est-à-dire vivant en commun fort sévèrement, soit *anachorètes*, en cellules avec encore plus de rigueur, soit sa-



MONT-ATHOS
Eglise du Couvent de Vatopédi



rabâites, réunis en petits groupes de deux ou trois maisonnettes, soit enfin *gyrovagues*, en haillons, courant par monts et par vaux, en quête d'aumônes. Les caloyers qui vivent sous le régime idiorrythmique bénéficient d'une plus grande indépendance et de moins de sévérité. Par contre les cénobites font maigre toute l'année, jeûnent très souvent et n'ont rien qui leur appartienne.

Les moines de l'Athos sont astreints à des pratiques religieuses très rigoureuses : ils doivent faire chaque jour un certain nombre de gènesflexions (métania) dans les églises, les mégaloshimas en font jusqu'à 1.200, leurs offices durent environ huit heures sur vingt-quatre, et souvent, pour les fêtes, continuent pendant la nuit entière. Leur vie telle que l'a décrite, après le Florentin Buondelmonte (1422), Pierre Belon, au xvi^e siècle, ne diffère guère de celle qu'ils mènent maintenant :

« Ils s'abstiennent de manger chair et la plupart du temps de poisson qui a sang. Ils vivent moult austèrement et n'ont chose qui leur soit en plus commun usage que les olives confites, différentes de celles que nous avons accoutumé confire dans ce pays, car les leurs sont noires et mûres, qui se gardent sans sauce, comme les prunes cuites. Parmi eux, il n'y a point d'oïseux, car ils sortent de leurs monastères de grand matin, chacun avec son outil dans les mains, portant du biscuit et quelques oignons en un bissac dessus l'épaule, l'un une houe, l'autre un pic, l'autre une serpe. Chacun travaille pour le ménage de son monastère, les uns bêchent les vignes, les autres bûchent le bois, les autres fabriquent les navires, les uns sont couturiers, les autres maçons, les autres charpentiers, les autres, d'autres métiers, travaillent en commun ; jusques à filer la laine dont leurs chemises et vêtements

sont faits. Ils ne baillent autre chose aux voyageurs que ce dont ils vivent eux-mêmes : olives confites, oignons crus, fèves trempées en eau puis salées, biscuits, rarement du pain frais et quelquefois du poisson frais ou salé. » Ce voyageur précis constatait encore que leur instruction était médiocre, car tous les caloyers étaient astreints au travail manuel même s'ils étaient prêtres et il ajoutait que leurs bibliothèques, jadis riches en ouvrages excellents dépérissaient faute de soins et d'intérêt.

A côté de ces moines vivant en commun, il est de pieux cénobites qui fuient tout visage humain et ne se nourrissent que de racines et de fruits sauvages; on les trouve dans les ermitages de la côte qu'on peut suivre en barque de la Grande Lavra à Aghios-Paulos. Ils n'ont de relations avec l'extérieur que par des échelles branlantes et mobiles qui leur permettent de

s'isoler complètement suivant leur désir. Les moines des couvents voisins leur apportent chaque semaine un peu de nourriture qu'on leur descend dans un panier au bout d'une longue corde. Quand le panier remonte plein, c'est que le solitaire est mort, un autre pieux anachorète viendra le remplacer. Stanislas de Nolhac, qui a visité la Sainte Montagne en 1882, en a trouvé un entre Dokiarion et Castramonti qui vivait sur un rocher de deux ou trois mètres carrés, où il pouvait juste se coucher dans une fosse et se tenir debout, il avait à peu près perdu l'usage de la parole et peut-être même de l'intelligence. Ces hommes, dont le mode d'existence peut nous étonner, sont encore les mêmes que ceux de la Thébaïde sous les Ptolémées, ce sont les descendants directs de Pierre l'Athonite et de Saint Onufre, qui vivaient sans vêtements, de la seule herbe des champs et des baies sauvages

qu'ils partageaient avec les oiseaux, face à face avec Dieu, qu'ils voyaient tout près d'eux, dans leur imagination de visionnaires et de pénitents hallucinés par les privations. Ceci nous amène à parler de cette singulière pratique de l'*hésychasme* qui, depuis le xiv^e siècle a été l'objet d'incessantes querelles dans les monastères de l'Athos et qui, peut-être encore actuellement n'est pas complètement abandonnée. Cette croyance fut introduite par l'higoumène Siméon, du monastère de Saint-Mamas à Constantinople. M. Périlla, qui a eu l'occasion de recueillir sur place quelques renseignements sur le secret de l'hésychasme prétend que « son but était d'immuniser du péché et de conduire à un état de perfection par l'immobilité physique et la concentration exclusive de l'esprit dans l'idée de Dieu. L'apparition d'une lumière pareille à celle qui entoure le Rédempteur sur le Thabor, indique la

réalisation de cet état singulier de grâce. L'hésychaste s'installe dans un coin de sa chapelle fermée, ploie la tête sur la poitrine, éloigne de soi toute pensée terrestre, regarde fixement, absorbé et déprimé, à la recherche du cœur et de l'âme. A la fin de ses recherches, il tombe dans un éblouissement mystérieux, éthéré, qui le rapproche de la divinité. » Cette pratique déjà toute orientale, est vraiment peu éloignée semble-t-il, de celles des fakirs indiens.

Voici les différents aspects sous lesquels se présente encore la vie des moines de l'Athos. Elle a été le refuge de ceux qui, au faite des grandeurs en avait reconnu la vanité, de ceux qui redoutaient les difficultés et les luttes de l'existence, de ceux qui parfois avaient besoin de se cacher ou étaient dans la nécessité de le faire pour échapper aux vengeances ou à la justice. S'ils n'ont pas trouvé tout ce que leur âme désillusionnée et meurtrie désirait, ils ont

au moins en partage la paix dans la seule véritable et divine acception de ce mot. Morts même, certains ont voulu venir y dormir leur dernier sommeil. Deux histoires qui tiennent beaucoup au domaine de la légende permettent d'illustrer ces vies étranges de moines, celle de Marko Kraliévitich et celle de Jean Cantacuzène.

Marko Kraliévitich est le héros de la légende serbe, l'homme qui a tenu les Balkans contre les Turcs et a passé sa vie à les harceler dans une guérilla sans merci. Mais une fée est venue lui annoncer sa fin prochaine. Il tue alors son cheval fidèle, brise son épée pour qu'elle ne tombe pas aux mains des infidèles. Puis il se couche sous un cyprès près d'une source, écrit ses dernières volontés et meurt enveloppé dans son grand manteau vert. Ceux qui passaient le croyaient endormi et nul n'osait le réveiller. Mais l'higoumène de Chilandari survint avec son diacre Isaïe

« C'est Marko qui dort, » lui dit-il. Mais il ne le voyait point respirer et il s'en émut, puis, tout en s'approchant, il vit la lettre que Marko avait écrite. Alors, il reconnut qu'il était bien mort, il le chargea sur son âne et le descendit vers la plage où il déposa le corps dans sa barque pour le conduire jusque dans son église. Une fois arrivé, il récita la prière des morts sur le corps du héros, puis souleva une des dalles d'une chapelle et y plaça le corps sans inscription pour que ses ennemis ne sachent où il repose, Dieu n'ayant point besoin de cette indication pour le ressusciter au dernier jugement.

Jean Cantacuzène était ministre des Paléologues, il était lié d'amitié avec Orckhan le sultan de Brousse, il traitait avec générosité les grands de son pays, mais ne cachait point sa prédilection pour les moines de l'Athos et les pauvres de ce monde. Quand il fut élevé au trône, ce

fut aux Athonites qu'il réserva les charges du patriarcat et des évéchés. Mais cela ne suffisait point à sa piété. Renonçant aux biens et aux honneurs de la couronne, sur les conseils de Philothée, évêque d'Héraclée, jadis higoumène de Lavra, il prend l'habit monastique de concert avec l'impératrice Irène, et vient finir sa vie à Vatopédi où son fils Mathieu le rejoignit quelque temps avant sa mort pour se consacrer lui aussi à la règle.

Jusqu'au xv^e siècle, le gouvernement de la Sainte République était entre les mains d'un seul chef, le protos, qui l'administrait avec l'aide d'un économe et d'un adjoint chargé des questions religieuses. A la fin du xviii^e et au début du xix^e, l'organisation se complique et aboutit à la formule actuellement en vigueur. Le pouvoir législatif est entre les mains de la *Communauté Sainte, Hiéra Kinotis*, permanente depuis 1810. Elle est composée de vingt moines

(antiprosopi), un par chaque monastère, élus chaque année le premier janvier. Elle se réunit au Protaton de Karyès, chaque lundi, mercredi, vendredi, et, dans le carême les lundis, mardis et jeudis, et extraordinairement sur invitation expresse de la Sainte Epistasie. Ces vingt représentants sont assistés d'un secrétaire (archigrammateus), d'un sous-secrétaire et de quatre huissiers (seïmènes) dont le chef porte le nom de politarchos. Elle constitue une sorte de tribunal de première instance pour les affaires appelées à l'assemblée semestrielle et une cour d'appel pour les causes jugées par les monastères. A défaut d'entente, c'est le patriarche œcuménique qui juge en dernier ressort.

La *Sainte Epistasie* (*Hiera Epistasia*) instituée en 1783 dispose du pouvoir exécutif. Quatre membres, les *épistates*, choisis parmi les vingt membres de l'Hiera Kinotis sont installés chaque premier juin.

Ils sont assistés d'un secrétaire (grammateus), et c'est parmi les quatre épistates qu'est choisi le Protépistate, le chef de la Sainte République. Le protépistate porte la crosse (rabdos), qu'il reçoit des mains du représentant de la grande Lavra, et sur laquelle sont inscrits les vingt noms des monastères. Le sceau de la Sainte-République est divisé en quatre parties, chacun des quatre épistates en conserve une, ce qui exige la présence de la totalité des membres de la Sainte Epistasie pour son apposition. La Sainte Epistasie siège dans l'église du Protaton à Karyès, et les trois épistates sont chargés, avec le concours de la police de régler toutes les affaires locales. Elle veille aussi à la sage administration des affaires de l'Athos et inspecte les marchés, principalement celui de Karyès, qui est le plus important.

Cette ville de Karyès, où siège aussi le représentant du gouvernement grec qui a le

titre de gouverneur, est bien curieuse avec sa rue unique où l'on vend de tout et surtout des icônes peintes ou sculptées et des chapelets, dans des échoppes au fond desquelles les moines sont accroupis comme dans les bazars orientaux. La ville est dominée par l'église du Protaton et par la tour de la Bibliothèque où sont conservées de précieuses archives, entr'autres le premier typique, sorte de constitution de la Sainte Montagne, qui fut rédigé sous l'empereur Jean Zimiscès. Avec sa capitale, la Sainte Montagne a aussi son port Daphné. C'est une petite rade au sud de la presqu'île dont le territoire relève des monastères de Xiropotamos et de Simon Petra. Il s'y trouve réunis à la fois les quais, la douane, les agences, les bureaux de poste et de télégraphe et un hôtel assez confortable pour les voyageurs et les pèlerins. Quand le bateau jette l'ancre à quelques centaines de mètres de la côte,

au milieu de la baie, un moine vient en barque, accompagné de deux seiménides en costume national, un somptueux tapis occupe le fond de l'embarcation, le moine barbu est magnifique de prestance et de tenue, les gardes ne le sont pas moins avec leur petite jupe tuyautée, leur gilet brodé, leur bonnet rouge et leurs souliers à pointes recourbées et pompons noirs. Mais il ne suffit point de débarquer tout de go sur le sol de l'Athos pour avoir l'autorisation d'en visiter les monastères. Que l'on y accède par la mer, que l'on y vienne par la terre, de toute façon, il faut aller à Karyès pour obtenir une permission, toujours accordée si l'on est de bonne mine par le secrétaire de la Sainte Kinotis. Cette permission s'appelle la *Diamonition*, sorte de passe-port scellé du sceau de la Sainte-République. Ce sceau, en quatre parties, porte l'effigie de la Panaghia, la très sainte Vierge avec son enfant sur les

genoux, encadrée par deux anges. Bien que Maryse Choisy ait prétendu dans son livre *Un mois chez les hommes*, avoir pénétré dans les Saints Monastères, les moines assurent qu'il n'en a rien été et jusqu'à ce jour, il faut appartenir au sexe masculin pour obtenir cette autorisation, la règle inflexible depuis Constantin Monomaque refusant l'entrée à tout être du sexe féminin. Ceci n'empêche point du reste les bons moines de venir vendre leur pacotille sur les bateaux aux femmes dont les maris visitent les monastères. Cette interdiction et cette crainte de la tentation allaient si loin jadis, qu'aucune femelle d'animal ne pouvait séjourner sur le territoire de la Sainte République, mais j'ai vu de petits chats sur la fenêtre des moines se chauffant au soleil, des poules picorant dans les jardins et les moines m'ont offert des œufs frais dans une corbeille au port de Vatopedi. Tous ces moi-

nes sont accueillants, aimables et doux, ils prêtent leurs mulets pour aller d'un monastère à l'autre, vous hébergent dans des chambres propres et vous servent des repas qui ne sont point frugals. Ils ne demandent qu'une chose, c'est qu'on leur présente le diamonitirion, qu'ils vous rendent en sortant, et ils vous montrent ensuite leurs trésors, leurs bibliothèques et les curiosités de leur couvent. D'ordinaire, c'est l'higoumène lui-même qui vous reçoit dans son salon du meilleur Louis-Philippe, avec, aux murs, les portraits des visiteurs célèbres, empereurs, rois, présidents de République et princes. Un seiménide vous présente alors un plateau sur lequel sont disposés un verre d'eau, un pot de confiture et une cuiller ; on prouve sa bonne éducation en utilisant ainsi ces trois objets : On doit tremper une fois la cuiller dans le pot, manger la confiture, boire le verre d'eau et mettre enfin la

cuiller dans le verre vide. Si la conversation se prolonge, on apporte des vins généreux, du raki, du café avec un protocole analogue.

Tous ces couvents, dont l'aspect extérieur semble si différent avec leurs tours, leurs coupoles, leurs murailles crénelées, leurs balcons de bois suspendus dans le vide, l'amoncellement de leurs constructions toutes de guinguois, peintes de couleurs étonnantes, sont, au fond, conçus sur un plan unique qui diffère très peu de l'un à l'autre. L'enceinte, fort élevée et à laquelle sont adossés les cellules des moines, l'*épitropia* (logement de l'higoumène), l'*archontaria*, qui est l'hôtellerie, et tous les magasins généraux, ne comporte qu'une seule entrée où veille un portier. Le centre du couvent est occupé par la *péribole*, sorte de grande place au milieu de laquelle s'élèvent le *catholikon*, qui est l'église du couvent, la *phialè*, sorte de



MONT-ATHOS

Les cours intérieures du couvent de Vatopédi



pavillon où l'on conserve l'eau bénite et la fontaine parfois agrémentée de jets d'eau. Un clocher est d'ordinaire voisin de l'église, en face de laquelle s'ouvre le réfectoire ou *trapeza*, avec ses tables de pierre dans une abside sombre, dominées par l'ambon où, pendant le repas, un moine fait une pieuse lecture. Dans un angle de l'enceinte se trouve presque toujours une tour carrée assez élevée où est rangée la bibliothèque. En dehors du couvent et dans le port qui le dessert, le plus souvent il y a l'arsenal avec sa tour de garde crénelée. Il contenait jadis l'armement du couvent et n'abrite plus guère que le matériel des pêcheurs.

Quant au Katholikon, flanqué d'ordinaire d'une ou plusieurs chapelles (*pareclissia*), sa disposition ne subit guère de variantes, seules sa richesse et sa décoration dépendent de l'importance du couvent. L'édifice a la forme d'une croix

orientée Est-Ouest. La croisée du transept est, d'habitude, surmontée d'une coupole et les trois absides du bēma sont de la forme triconque. A l'Est, le sanctuaire, à l'Ouest, le narthex, sur les deux extrémités du transept, deux absides, les *choros*, les chœurs où l'on chante. Le sanctuaire comprend le *bēma*, divisé en trois parties, l'*haghia trapeza*, avec l'autel carré du Saint Sacrifice et, à droite et à gauche, la *prothesis* et le *diakonikon*. La *proskomidia* ou *prothesis* est le lieu où le *prothesis* prépare les objets de la liturgie, et le *diakonikon* ou *typikon* est une sorte de bibliothèque des ouvrages sacrés. Ces trois pièces délimitées par des travées latérales sont séparées de la nef par le templon à iconostases où sont suspendues les icônes. Trois portes s'ouvrent dans le templon, faisant communiquer les trois pièces du bēma avec la nef, mais celle qui est devant l'autel est munie d'un ri-

deau qui permet de cacher le célébrant à certains instants de la liturgie. Au milieu de chacun des chœurs placés aux extrémités du transept, se trouvent les *analoghia*, superbes pupitres sculptés où se lisent les Saintes Ecritures. Enfin, tout autour de la nef sont rangées les stalles des moines (*stradisias*), avec un trône spécial pour les évêques et pour l'higoumène du couvent. Le narthex est d'ordinaire divisé en trois parties, l'*esonarthex*, l'*exonarthex* et le *pronaos* qui est une sorte de porche.

Les cérémonies religieuses qui sont célébrées d'une façon presque continuelle dans les églises des couvents sont celles du rite grec orthodoxe, et, il en est ainsi vraisemblablement depuis le concile de Lyon de 1273, dont les Athonites n'acceptèrent pas les conclusions relatives à la réunion des églises grecques et latines. L'éclat des cérémonies telles qu'elles sont

célébrées à l'Athos en constitue certainement l'un des principaux attraits. Les offices occupent environ huit heures sur vingt-quatre, et à la veille de certaines fêtes, se poursuivent pendant la nuit. La messe ou *litourghia* est dite à la première heure du jour et dure environ une heure et demie, elle est suivie de chants et de psalmodies interminables. Dans l'après-midi sont chantées les vêpres, et après le coucher du soleil, l'office du soir. L'horaire de ces offices varie à peu près chaque jour, car sur la Sainte Montagne, les heures sont comptées à partir du lever du soleil et de son coucher. L'époque des plus belles cérémonies est celle de la Semaine Sainte.

La dévotion principale des bons caloyers de l'Athos est celle à la Sainte Vierge, à laquelle ils attribuent historiquement une très grande part dans la fondation de leurs monastères. Il y a des ré-

cits étranges sur les icônes de la Vierge de ces couvents. A Iviron, c'est la Vierge de la Porte *Panaghia Portaitissa*, dont un iconoclaste ouvre la gorge d'un coup de poignard, un ermite la recueille et la jette à la mer pour qu'on ne la détruise pas. Mais l'icône flotta sur les eaux et put être ramenée au couvent où on l'enferma pour qu'il ne lui advint plus de malheur. Mais on la retrouva le lendemain à l'entrée du monastère, à sa place habituelle, et il en fut ainsi, plusieurs jours durant. Or, la Vierge apparut à l'higoumène et lui dit : « Je suis venue ici pour garder et non pour être gardée. » On la replaça sur la porte où elle est encore. Le *portari*, le moine portier la soigne jalousement cette icône de la porte, et comme l'on sent qu'il la quitte à regret, quand, le soir venu, il vient frapper la porte garnie de fer, avec sa massue, pour annoncer qu'il ne

l'ouvrira plus qu'aux premières lueurs de l'aube.

A Vatopedi, les moines méritaient quelques blâmes dans leur conduite et Dieu leur envoya les pirates pour les punir, mais le saint portier pria devant la *Panaghia Paramythia* (Vierge de la Consolation) qu'il avait dans sa porterie. Et les pirates cognèrent à la porte, alors, la vierge voulut parler au portier pour lui dire de ne pas ouvrir, mais le petit Jésus mit sa main devant la bouche de sa mère pour que les méchants moines fussent punis, alors, la Vierge écarta la main de Jésus et parla au moine, la porte resta fermée et les pirates n'entrèrent pas dans le monastère.

A Vatopedi, les moines montrent une icône miraculeuse, contre laquelle un moine jeta un jour son couteau parce qu'on lui avait refusé l'entrée du réfectoire, où il arrivait après l'heure. L'icône

blessée se mit à saigner et le sang se répandit sur le manteau de la Vierge. Le moine fut condamné par l'higoumène à rester trois mois dans un étroit placard où il ne pouvait ni s'asseoir ni se coucher, n'ayant devant lui que l'icône insultée. Les bons caloyers montrent encore la triste armoire et le bras desséché du sacrilège.

Et cette histoire de l'higoumène de Simon Petra, le couvent bâti sur les rocs escarpés, voulant récompenser les charpentiers qui construisaient les balcons des cellules au-dessus de l'abîme. Il leur apporta sur un plateau quelques verres de raki, mais le pied lui manqua et il tomba de 600 mètres de haut. Or, la Vierge veillait, et elle envoya ses anges qui soutinrent le bon moine sur leurs ailes et le remontèrent sur le balcon avec son plateau de verres toujours pleins.

Dans le sanctuaire de l'église du Protaton se trouve une icône de la Vierge qu'on

appelle l'*Axion Estin* en souvenir d'une visite que fit l'archange Gabriel déguisé en pèlerin à la Cellule de l'Assomption, dépendante du Monastère Pantocrator. Quand l'archange se présenta, l'higoumène était absent, et il trouva un pauvre moine psalmodiant seul ses matines ; comme le chant du bon caloyer n'était point de son goût, il écrivit sur une plaque une musique mieux appropriée et tous deux se mirent à psalmodier devant l'icône qui est vénérée ainsi depuis l'an 980, où sous Basile II le Porphyrogennète, l'archange Gabriel se transforma en professeur de chant des pieux athonites.

De nombreux saints sont encore vénérés à l'Athos : saint Pierre et saint Paul, qu'une curieuse peinture de Vatopedi représente s'embrassant ; les archanges Michel et Gabriel, les guerriers Georges et Demetrius, saint Christophe, à tête de loup ou de porc sur la porte de l'archon-

taria, saint Modeste, qui protège les cultures, saint Triphon les vignes, les anargyres saint Côme et saint Damien pour les malades, saint Ephrem qui ensevelit les cénobites, saint Macaire l'Egyptien, qui se laissa martyriser durant six mois par les mouches pour en avoir tué une par mégarde, saint Ménas Kallikelados, saint Grégoire le Décapolite, saint Patapos, saint Gelasios, saint Cosmas le Poète, saint Amphianos, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Athanase, saint Théodore Stratiote, saint Saba, saint Barlaam, saint Akakios l'obéissant, saint Théodose le Cénobiarque et tous ceux, pères du désert, moines, cénobites anachorètes qui passèrent leur vie dans la divine contemplation.

Tous ces saints qui sont de leur prédilection, les moines de l'Athos ne se sont pas contenté de les peindre sur les murs de leurs églises ou de leur réfectoire, ils en chantent les miracles et les vertus dans

des odes et des proses fort longues. Il faut dire que les chœurs des moines de l'Athos sont exercés avec art et patience suivant une littérature musicale d'une haute tenue. L'hymne *acathistos*, ainsi appelé parce qu'on le chante debout, loue la Vierge et raconte sa vie en vingt-quatre stances, le canon acrostiche de Joseph l'Hymnographe, l'hymne à trois voix, intitulé *Kheroubikon*, et tant d'autres évoquent dans l'esprit la musique russe au charme si prenant. Mais s'ils se complaisent à chanter la gloire de Dieu et de leurs saints dans leurs chapelles enfumées à la clarté faible des cierges jaunes, ils préfèrent encore le silence, ces bons caloyers qui rêvent en égrénant leurs chapelets de trois cents grains, faits de petites oranges noircies ou de nœuds de corde grossière. Ils n'ont connu les cloches que très tard pour les appeler aux offices et leurs carillons, qui ne sont pas antérieurs au xv^e siècle, ne

jouent que dans les grandes occasions. Ils ont leurs *simandres*, sur lesquelles le caloyer qui en est chargé frappe en cadence avec un maillet de bois pour avertir ses frères de l'heure des offices. Elles sont en fer en forme d'U très ouvert, et pendues à une chaîne ou en bois, soit formées d'une masse suspendue au mur par des chaînes à ses deux extrémités, soit portatives et alors constituées par une longue planche avec laquelle le moine se promène en la martelant avec componction. Ces instruments ont un son étrange, doux, triste, recueilli, qui s'accorde admirablement avec l'ambiance des couvents paisibles.

Pour se faire une idée plus complète de ce que sont les monastères de l'Athos, il faut consacrer de longues heures à leur visite et errer avec les bons caloyers parmi le dédale des chapelles et des maisons peintes des plus étranges couleurs. Ici le rouge sang avec décor blanc pour les

chapelles, rappelant le sang du Christ et des martyrs et leur âme immaculée, le rose, le bleu, pour les bâtiments administratifs, le vert pâle et l'ocre jaune claire pour les coupoles et pour les maisons des caloyers. « Ce n'est pas à proprement parler, un édifice qu'on a devant les yeux, disait Stanislas de Nolhac, c'est plutôt un assemblage de bâtiments soudés les uns aux autres, sans un grand souci, peut-être même sans une véritable connaissance des règles de l'art ; mais c'est grand, c'est large, c'est puissamment original, on a beau être choqué par plus d'un détail, on est saisi et l'on admire. »

Je ne sais plus qui a écrit que la Sainte Montagne de l'Athos renfermait tout l'art byzantin du x^e siècle à nos jours. Je crois qu'à cette formule simpliste, il faut ajouter que l'Athos a conservé aussi après la chute de l'empire grec ce que la culture intellectuelle de Byzance avait sauvegardé

de plus précieux parmi les monuments de la pensée classique et de la tradition chrétienne. Les pieux cénobites de l'Athos continuent en cela la tradition séculaire des moines qu'un philosophe prétendait les vrais successeurs de Jésus-Christ, les grandes lumières du christianisme, les autres n'étant que de simples lumignons de chandelles. Toutefois, il faut bien reconnaître que la sainteté de l'Athos est surtout la résistance aux flatteries de l'érudition et la consécration exclusive au service de Dieu. Ils l'ont servi, ces bons moines, en ornant leurs chapelles, en entassant les trésors que la piété des hommes leur confiait, en accumulant dans leurs bibliothèques tout ce qu'ils ont pu de documents écrits, sachant bien qu'ils avaient là toute une réserve de la science humaine, aussi bien scientifique que philosophique et théologique, mais ne s'en servant guère pour eux-mêmes.

Leur goût pour la méditation, le besoin de la discussion qu'entraîne souvent avec elles les longues heures de solitude, l'enthousiasme un peu puéril de ceux qui ne voient que le petit côté des grandes idées et se plaisent dans le formalisme plus que dans la pensée même, on les retrouve avec leurs conséquences psychologiques dans l'entraînement que les caloyers de l'Athos ont éprouvé vers les hérésies passées à Les chroniques de Nicéphore Grégoras sont un précieux document pour leur étude. Les athonites sont tour à tour *massaliens*, *euchites*, *adelphiens*, *psalliens*, *sacrophores*, ils nient l'efficacité des sacrements, attribuant une importance exclusive à la prière. *Bogomiles*, ils partagent avec les *Pauliciens* de Bulgarie et d'Arménie les erreurs manichéennes des *Patarins* et des *Albigéois*. *Hésychastes* ou *omphalopsyques*, ils propagent les théories du contemplatif Syméon le jeune, sur

cette lumière incréée du Thabor, dernière étape de la sainteté humaine que certains pratiquent encore. La querelle a duré des siècles : d'un côté, le moine Barlaam pour l'orthodoxie, de l'autre Palamas, avec les hesychastes athonites, Cantacuzène prenant parti, et la victoire restant à Palamas. Au VIII^e siècle, ils résistent aux persécutions iconoclastes de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme, et quand Théodora rétablit le culte des images, bien des moines de l'Athos rentrent à leurs couvents couverts de blessures qu'ils ont reçues pendant la persécution. Derniers martyrs enfin de l'orthodoxie, Euthyme, higoumène de Vatopedi et ses douze compagnons, le Protos de Karyès et vingt-six moines de Zographos sont mis à mort pour ne pas avoir voulu se soumettre à Rome malgré l'ordre de l'empereur Michel Paléologue et du patriarche Veccus. Mais toutes ces controverses avaient un peu

lassé les esprits des bons moines de l'Athos et au cours du XVIII^e siècle, comme un peu partout dans l'Europe, ils ont senti le besoin de rechercher des méthodes meilleures de raisonnement et des fondements plus sûrs à leurs recherches théologiques. Et ils ont créé cette école *Athonias*, ou académie athonienne, dont les ruines dominent encore la colline de Vatopédi. Cette école de hautes études chrétiennes fut fondée en 1743, sur l'initiative du patriarche de Constantinople Cyrille V, par l'higoumène Mélélios de Vatopédi. Deux philosophes de grand talent, Eugène Boulgaris et Nicolas de Mezzovo y enseignèrent pendant quelques années : des moines, des novices, des laïcs même y affluèrent pour y apprendre les langues classiques et les branches les plus diverses de la philosophie et de la théologie. Mais c'était trop de bouleversement apporté dans la vie paisible des moines, la controverse vou-



MONT-ATHOS

Fresques du Pronaos, Couvent de Vatopédi



lait faire bon marché de bien des traditions obscures et elle se heurta à l'ignorance et à la sottise ; en vain des maîtres vénérables comme Athanase Parios, Zertoulis, Cyprien, luttèrent pour conserver leurs disciples. L'école déclina et fut enfin fermée sur l'ordre du Patriarche de Constantinople. Une tornade ravagea la maison abandonnée, dont il ne reste que les murs. La Sainte Communauté l'a rétablie au milieu du XIX siècle à Karyès, mais ce n'est plus qu'une ombre et l'étincelle de science qui avait jailli s'est bien éteinte désormais.

Les bibliothèques de l'Athos, qui sont célèbres par le nombre considérable de manuscrits qu'elles contiennent, ont été visitées depuis de nombreux siècles par tous les érudits grecs et latins que les hasards de leurs voyages conduisaient sur la Sainte-Montagne. Il en est résulté, du fait de l'insouciance et de la bonté des moines,

de l'indélicatesse aussi des voyageurs et de leurs passions de bibliophiles, des pertes irréparables, qui expliquent la difficulté actuelle de la visite et de l'étude de ces trésors. Cependant, au cours du XIX^e siècle, et de nos jours, les travaux de Sébastianof, Mynoïde-Mynas, Miller, Langlois, Robert Curzon, Eustratiades et Spyridon ont suscité l'établissement de catalogues, qui, s'ils sont encore incomplets, permettent de jalonner le travail à faire et de réparer les pièces les plus importantes. Par un premier examen, on peut se rendre compte que les grandes œuvres de la littérature classique grecque ont pour la plupart disparu et que c'est surtout les œuvres théologiques et liturgiques qui sont demeurées. Les deux pièces les plus précieuses actuellement reconnues sont deux manuscrits des XII^e-XIII^e siècles, la *Géographie de Ptolémée*, à laquelle sont ajoutés dix-sept chapitres de Strabon et le Pé-

riple d'Hadrien, avec quarante-deux cartes peintes, à Vatopedi, et le *Traité de botanique de Dioscoride* à la Grande Lavra. Parmi les manuscrits purement religieux, ce sont surtout les Octateuques, les Psautiers et les Evangiles qui sont le plus fréquents, mais peut-être pas autant que les ouvrages théologiques qui constituent le fond des bibliothèques, ménologes, liturgies et homélies principalement. Fallmerayer cite un rotulus du xiv^e contenant la *Doxologie* de l'empereur Alexis, avec de précieux portraits et de riches enluminures. A la Grande Lavra, on montre entre des plaques de verre des feuillets du *Code des Epîtres Paulines*, écrits en onciales au v-vi^e siècle qui sont peut-être les fragments les plus anciens des bibliothèques de l'Athos. L'Octateuque de Vatopédi, qui est du xi-xii^e est d'une prestigieuse beauté en raison de la fraîcheur des couleurs dont sont revêtus les personnages des miniatures, de la

vivacité des scènes représentées et de l'esprit primesautier des paysages. Il faudrait bien des pages pour décrire l'Évangile de Chrysostome du XII^e qui est à Chilandari, avec l'Évangélaire de Miroslaw du XII^e, le Ménologe du XI^e d'Esphigmenos et le Tétra-évangélaire du XII^e, d'Iviron, mais ce sont là des travaux de haute érudition, qu'il ne faut pas désespérer de voir se réaliser, car les moines semblent avoir perdu définitivement la funeste habitude qu'ils ont eue longtemps de couvrir leurs pots de confiture et de remplacer leurs vitres cassées avec les pages en parchemin des vieux manuscrits ; ils étaient aidés aussi en cette besogne iconoclaste par les garnisons turques qui fabriquaient leurs cartouches avec les mêmes précieuses feuilles. Il reste actuellement environ 11.000 manuscrits, dont plus du tiers sont enluminés. A ces livres, il faut joindre la collection vraiment extraordinaire des chrysobulles, bulles d'or,

où est racontée toute l'histoire des rapports de Byzance avec la Sainte-République de l'Athos, depuis le xi^e siècle jusqu'à la conquête ottomane. Là encore il y a bien des lacunes, bien des pertes et peu d'espoir d'un travail définitif, car les moines y attachent fort peu d'intérêt.

C'est en fouillant ces bibliothèques que Didron l'Aîné (Adolphe-Napoléon) découvrit, en 1839, le *Guide de la Peinture du Moine Denys*, qu'il publia en 1845, dans son Manuel d'Iconographie chrétienne. Ce traité qui est vraisemblablement de la seconde moitié du xv^e, contient une véritable codification de la peinture byzantine. Les procédés techniques y sont minutieusement décrits, aussi bien la préparation des pinceaux et des couleurs que les proportions du corps humain. Mais la partie la plus curieuse est bien celle qui traite de la composition des sujets les plus couramment traités : chaque personnage a sa

place tracée, son attitude décrite, son vêtement minutieusement détaillé avec ses couleurs, ses ornements et ses accessoires. Enfin, Denys termine son exposé en indiquant l'emplacement des différents motifs décoratifs dans les églises.

Une rapide étude de ces monuments permet de se convaincre que les règles du moine Denys ont été rigoureusement suivies. En pénétrant par le narthex extérieur, on y trouve soit le Jugement dernier, soit des scènes de l'Apocalypse, des conciles ou la suite des vingt-quatre stations de la Mère de Dieu. Les Saints Guerriers tout armés défendent l'entrée du temple et montent la garde de chaque côté de la porte du narthex. Des scènes de l'ancien testament ou l'histoire des martyrs ornent le narthex intérieur. Au tympan intérieur de la porte d'entrée, c'est la mort de la Vierge qui est toujours représentée accompagnée d'épisodes de la vie du Christ,

d'ordinaire l'entrée à Jérusalem et la résurrection de Lazare. Dans l'abside latérale de droite, c'est la jeunesse de Jésus, dans celle de gauche le drame de la passion, crucifixion, descente de croix, thrène funèbre, mise au tombeau, visite aux limbes. Dans la coupole centrale, les quatre Evangélistes décorent les pendentifs, au fond le Christ tout puissant, Pantocrator, bénit les fidèles et sur le pourtour se développe la divine liturgie avec les anges portant les instruments de la Passion, le cadavre du Christ et les objets du culte. Sur les murs intérieurs de l'église court une large bande, immédiatement au-dessus du sol, sur laquelle sont représentés des guerriers, des évêques, des donateurs, des higoumènes célèbres et de pieux ascètes. Enfin un grand crucifix domine l'iconostase toute resplendissante d'icônes et de tableaux.

Cette décoration semble avoir été d'a-

bord toute faite en mosaïque comme dans les églises de Byzance. Il n'en reste, à vrai dire que de très rares spécimens sur la Sainte Montagne. Au catholicon de Vato-pedi, sur le tympan de la porte du narthex extérieur, une mosaïque à fond d'or représente le Christ avec la Vierge et Saint Jean, sur les portes des narthex intérieur et extérieur, une figure de Saint Nicolas et une Annonciation. Au couvent de Xénon, un saint Georges et un saint Demetrios. Ce sont là les seules mosaïques dignes d'être relevées. Elles semblent avoir été très rapidement remplacées par des peintures, quand elles ont eu besoin de réparations. Mais il est impossible actuellement de fixer une époque, même approximative de la première apparition des peintures au mur du Catholicon. Les mosaïques varient du xi^e au xiv^e, il est donc probable que les premières peintures remontent à la fin du xiv^e. Or il est très dif-

ficile de dater les fresques actuelles antérieurement au xvi^e. Il n'y a que de très rares morceaux qui remontent au xvi^e, à Karyès, à Vatopedi et à la Grande Lavra. Toutes les peintures ont été, en général, restaurées au cours du xix^e siècle, et il est impossible de discerner les parties qui n'ont pas été l'objet d'une totale réfection. Le procédé universellement employé est celui de la détrempe.

Les peintures des églises de l'Athos, bien qu'elles soient souvent pâlies par le temps ou noircies par la fumée des cierges, n'en constituent pas moins un des ensembles les plus curieux que puisse présenter l'art byzantin. Il y a là le résultat de toutes les réflexions, de toutes les recherches, de toutes les réalisations d'un art religieux dont les traditions remontent au début du Moyen-Age, si l'exécution n'en semble pas antérieure au xiv^e. Toutefois, comme il n'est pas possible, dans l'état actuel des recher-

ches, d'entreprendre une investigation qui puisse porter quelque fruit, dans ce passé assez nébuleux, il faut s'en tenir à ce que nous avons encore sous les yeux et dont les auteurs nous sont à peu près connus. Depuis le xv^e siècle, deux écoles de peinture ont régné sur l'Athos : L'école dite macédonienne avec Panselinos, le Raphaël byzantin et l'école crétoise avec le moine Théophane. L'école macédonienne s'inspire surtout de la tradition orientale et c'est à Byzance même qu'elle est allée la recueillir ; ses analogies avec les maîtres italiens antérieurs au xiv^e sont aussi assez remarquables et ont pu prêter à bien des confusions. Quant à l'école crétoise, dont le ton est plus dramatique, la facture plus étrange, la recherche du pittoresque plus émouvante, elle se manifeste par des œuvres dont la piété mystique convient mieux que nulle autre au milieu même où les moines de l'Athos passent leur vie d'ascé-

tisme et de renoncement. C'est l'école crétoise qui comptera le plus étrange des peintres de tous les temps, ce Domeniko Theotokopouli, dit le Greco, parti de Crète pour aboutir vers 1575 à Tolède et y réaliser l'œuvre la plus hallucinante qui soit jamais sortie d'un cerveau humain. Si l'on veut étudier ces deux écoles d'une façon plus complète, c'est à Chilandari et à Vato-pédi qu'il faut aller pour retrouver la manière macédonienne et à Xénophon et à la Grande Lavra, pour l'école crétoise.

Manuel Panselinos, le meilleur peintre, dont tous les moines de l'Athos parlent avec respect, est presque un personnage légendaire, de lui on ne sait rien de précis, le siècle même où il vécut est incertain. Charles Diehl prétend qu'il appartient au xiv^e siècle, à l'époque des Paléologues, M. Louis Bréhier le place vers 1540. Les moines lui attribuent la Nativité du Christ et la Présentation au Temple qui ornent l'é-

glise du Protaton à Karyès. D'autres le retrouvent dans les peintures du narthex de Vatopédi. un Banquet de l'Apocalypse et une Crucifixion. Evidemment, l'artiste qui a travaillé là était de qualité, l'harmonie des attitudes, l'élégance des corps, la finesse des traits en sont la preuve. Mais ce n'est point une raison pour les attribuer à ce peintre. L'influence de l'école italienne est flagrante, celle même de Venise est certaine dans les œuvres attribuées à Panselinos. M. Georges Rémond a retrouvé à Chilandari, à Dokhiarion, à Dyonisios, la manière de Giotto que les peintres du réfectoire de la Grande Lavra ont encore imité au xv^e siècle.

D'autres peintres, Andronic de Byzance au xv^e, Franco Catellano de Thèbes et Marc l'Ibère au xvi^e, ont mis leurs noms au bas de ces peintures, est-ce une raison pour les leur attribuer, car elles ont été remaniées tant de fois ? A Théophane de

Crète et à son disciple Siméon, à Zorzi, qui orna le monastère de Dionysios, faut-il donner tant de figures étranges si proches de celles du Greco ? Le répertoire iconographique de cette école réaliste n'est pas encore fait, peut-être un jour révélera-t-il l'existence de types beaucoup plus anciens qui sont les véritables modèles dont s'est inspiré l'idéalisme de Byzance.

Au xvii^e et au xviii^e siècle, il apparaît une école de technique bien différente, les personnages n'ont plus l'ascétisme étonnant de l'école crétoise, où le classicisme de l'école italo-macédonienne ; la recherche du jeu des étoffes, la forme amplifiée des attitudes pompeuses, la majesté de commande des personnages en sont les principales caractéristiques. Il semble que par là, l'art de l'Athos commence à entrer en décadence. Avec l'école d'Esphigmenos, au milieu du xix^e siècle, avec

l'école russe de la fin du XIX^e, dont les œuvres s'étendent jusqu'à la fin de la Grande Guerre, il ne saurait plus être question d'individualisme ou d'originalité, les moines copient et souvent fort mal. C'est même à grand peine qu'ils réparent les dégradations du temps et souvent leurs retouches sont catastrophiques pour les œuvres d'un passé qui les domine de toute la hauteur de son génie, et dont ils ne peuvent plus comprendre les manifestations. Pour en conserver un souvenir durable, M. G. Millet a commencé la publication des peintures de l'Athos, en 1927, continuant l'œuvre de la Mission Française de l'Armée d'Orient, qui a vraiment sauvé les arts de l'Athos, en faisant pour la première fois un inventaire sérieux de ses richesses.

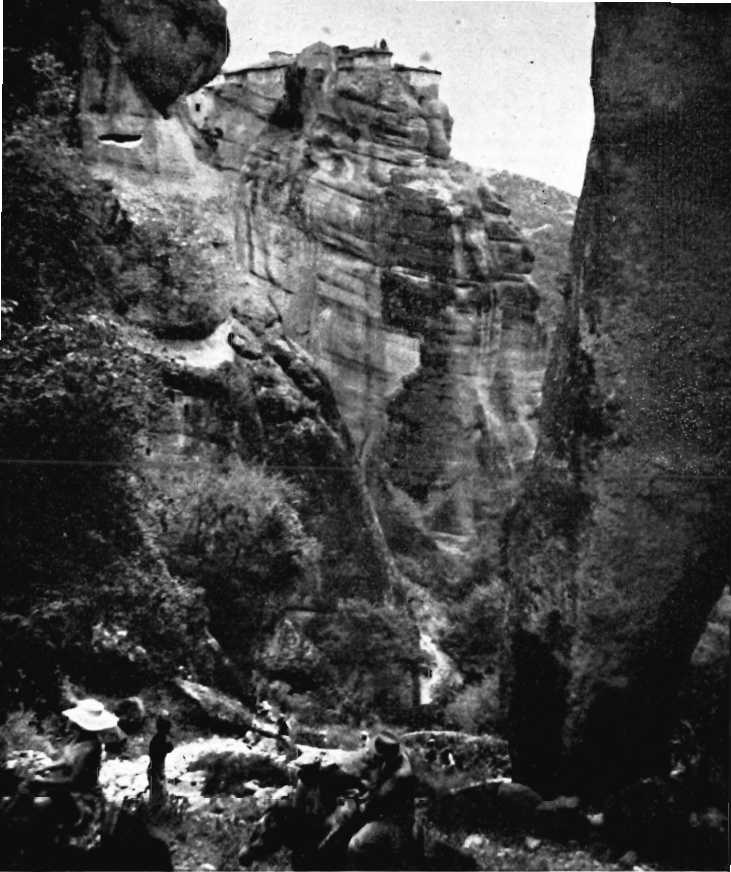
La sculpture s'est introduite à l'Athos à une époque où elle était particulièrement pauvre, c'est-à-dire presque aussitôt

après la période des iconoclastes. Il n'y a pas de statues de marbre ou de pierre dans les catholikons de l'Athos. On y trouve seulement encore des plaques de marbre ou de pierre blanche, ou quelques hauts ou bas-reliefs, mais ce sont des travaux bien médiocres qui servent seulement à orner les entrées des chapelles et les parois des kiosques et des phialès. Seuls peut-être quelques chapiteaux sont de la belle période byzantine avec leurs enroulements de feuillages, leurs dentelles savamment taillées et leurs entrelacs d'une grande complication.

Mais ce sont surtout les petits objets des trésors qui renferment les meilleurs morceaux de cet art compliqué : stéatites et patènes, coupes et vases ont exercé la verve d'innombrables artistes. La sculpture sur bois est demeurée une des spécialités de l'art athonite, les portes, les iconostases, et ces étranges pupitres octogonaux qu'on

appelle *analoghia* ont, pendant le cours des siècles, été l'occasion de véritables chefs-d'œuvre.

Puis c'est l'art de la marqueterie, la décoration des reliures, des évangélistes, les innombrables croix et reliquaires, les lustres de cuivre, les polycandiles et les portes de bronze. Les ornements d'église sont aussi somptueux, il y en a d'admirables dans des coffres que l'on n'ouvre que rarement, il y en a qui se perdent irrémédiablement dans des greniers à rats ou dans des cryptes humides. On passerait des vies entières à les examiner et à les classer, on peut en voir encore et beaucoup de ces étoles, *épitrachilia*, aux broderies contant la vie des saints, de ces manteaux de procession où toute la vie du Christ est étagée sur des bandes au petit point, de ces épitaphoï, sortes de suaires où est représentée la mise au tombeau, et que l'on expose pendant la Semaine Sainte,



LES MÉTÉORES
Montée au Large-Rocher du Grand Météore



de ces voiles eucharistiques lamés d'or, qui recouvrent la colombe aux Saintes-Espèces, de ces sakkos, sortes de dalmatiques que revêtaient les empereurs, tels ceux de Nicéphore Phocas et de Jean Zimisès. Constantin devait revêtir celui de Nicéphore Phocas, lors de la guerre gréco-turque pour entrer dans Sainte-Sophie reconquise à l'orthodoxie et à l'hellénisme. La volonté des peuples et le sort tragique qui semble peser sur l'hellénisme ne l'ont point permis.

Gardiens de tous ces trésors, les moines de l'Athos, bien qu'on leur en ait appris la valeur semblent encore s'en bien peu soucier. Deux tendances se partagent aujourd'hui la Sainte Montagne, celle des Slaves qui ont toute l'activité, l'énergie, la supériorité intellectuelle, et autrefois l'argent ; celle des Grecs, qui n'ont plus que la faiblesse et l'ignorance, après avoir été les dépositaires de la plus magnifique des

traditions. L'influence russe qui tenait ses assises au monastère de Saint-Pantéleimon, le fameux Rossikon, va chaque jour en s'amoindrissant, l'U. R. S. S. se souciant fort peu des moines et de leur pacifique tranquillité. Les caloyers ont perdu la plupart de leurs propriétés et leurs revenus ont singulièrement diminué au cours de ces dernières années. Ils reçoivent encore des dons, disent des messes, font des quêtes, vendent des objets taillés dans le buis ou dans la pruneria, des icônes peintes et des marqueteries, mais tout ceci n'est rien si l'on met en regard l'importance des charges d'entretien de leur monastère.

Les riches seigneurs qu'ils étaient au XVIII^e siècle, grâce aux profits de leurs fermes de Chalcidique, de Bessarabie, de Roumanie et de Bulgarie, n'achètent plus de chevaux de prix, mais de pauvres mulets, ils ont changé leurs costumes de soie pour l'humble robe noire ; ces samsons

aux longs cheveux tombants, comme les appelle Charles Diehl redoutent toujours Dalila, mais ils semblent avoir pris peur aussi de la vie et la folie qui secoue le monde ne viendra-t-elle pas un jour en visiteuse de mort dans ces retraites de la prière et de la méditation. Cette vision attristante m'a angoissé, quand me souvenant des balcons fleuris des moines, de leurs icônes, de leurs confitures, j'ai vu manœuvrer sur les champs de mars les soldats de la Turquie ; quand j'ai vu les croiseurs teintés de gris glisser comme des monstres d'apocalypse sur les eaux bleues de la mer Egée et les avions géants voler dans le ciel lourd comme des oiseaux de proie. Et j'ai pensé qu'un temps viendrait peut-être où les moines ne pourraient plus faire leurs génuflexions au seuil des catholicons, ne ramèneraient plus leurs filets chargés de poissons et n'écouterait plus les rossignols chanter dans les lauriers-roses.



Les Météores de Thessalie







Météores, monastères de l'air, nom bien curieux qui n'est point sans étonner le vulgaire et qui prête à quelques confusions, mais aussi quelle poésie, quelle satisfaction de l'âme pour ceux qui savent et aiment voir. C'est qu'à vrai dire, il est bien peu de paysages au monde qui allient autant l'étrangeté à la grandeur, à l'infinie mélancolie et même à la terreur intime. Les voyageurs savent que la nature semble parfois s'abandonner, ils la sentent alors désespérée au milieu de

son tragique isolement : il n'en est rien, dans ce fond de Thessalie, où tout a mesure de géant, la solitude comme les pierres, sur ce théâtre de catastrophe figé dans un hiératisme surhumain.

Ici, des chandelles de calcaire noircies par l'érosion, des blocs massifs aux tons roux ou violacés, là des pyramides tronquées aux flancs abruptes ; plus loin, d'étroits défilés aux parois verticales auxquels on accède par des pentes encombrées de rochers. Ce spectacle d'Apocalypse se développe à mesure que l'on s'élève, les masses rocheuses deviennent gigantesques, elles s'étagent ou se groupent ; des failles profondent les séparent, des sentiers escarpés courent au fond des ravins et la végétation croît luxuriante et désordonnée partout où il y a un peu de terre. Enfin, dominant ce chaos, des aires isolées et inviolables ont servi pour la construction de monastères dont l'archi-

itecture fruste et compliquée sied admirablement à l'économie générale du site.

Des hommes sont venus qui avaient juré d'être seuls et voulaient ignorer le reste de l'univers ; ils sont montés sur ces pitons à la force de leurs poignets ; avec une corde, ils ont hissé leurs matériaux et dans la seule compagnie de Dieu, ils ont construit leurs maisons. Pris d'une étrange folie misanthropique, ils ont choisi les rocs les plus inaccessibles, et quand, au prix de mille peines, ils s'y furent installés, ils n'en sont jamais redescendus. Nouveaux stylites, ils ont voulu vivre sur ces colonnes naturelles, ne gardant pour communiquer avec l'extérieur que le câble qui leur servait à monter leur nourriture et leurs rares visiteurs dans un incommode filet ou des échelles articulées, qu'ils retiraient quand ils voulaient être véritablement seuls avec leurs pensées. Ils ont vécu ainsi plus de six siècles et ce

n'est que depuis une dizaine d'années qu'ils ont taillé des escaliers dans le roc et lancé des passerelles pour communiquer plus facilement avec leurs semblables, mais il faut dire que d'une trentaine de ces monastères, il n'en reste guère que quatre habitables, les autres croûleront sous les intempéries et leurs ruines se confondront avec les rochers avant qu'il soit possible d'y remonter.

Pour aller aux Météores, le plus simple est de s'embarquer au Pirée et de débarquer à Volo, dans le golfe de Salonique, au nord de l'Eubée. Les grands bateaux ne peuvent entrer dans le port, c'est donc en chaloupe qu'il faut accoster. Volo est une ville moderne de peu d'importance, construite, dit-on, sur un site mycénien, dont on a retrouvé les ruines d'un palais encore inexplorées et de nombreuses poteries à dessins géométriques. Le résultat des fouilles de Volo a été réuni

dans un musée dirigé par M. N.-J. Giannopoulos, épimélète de Thessalie, qui a fait la meilleure étude des couvents des Météores, publiée en langue grecque en 1926.

A Volo, on monte dans un chemin de fer, le *Sunergodromos thalassias*, véritable jouet d'enfant qui, en marchant à 25 ou 30 kilomètres à l'heure, vous amène en six heures à Kalambaka, en traversant toute la plaine de Thessalie, couverte de blé et de maïs. On laisse derrière soi Pelion et Ossa, et à sa droite l'Olympe pour passer à Pharsale où César défit Pompée le 9 août de l'an 48 avant J.-C. et à Trikkala, l'ancienne Triikka d'Homère, où l'on trouvait les plus beaux chevaux de l'Hel-lade, ceux même qui sont sculptés sur la frise du Parthénon. L'on arrive ainsi à Kalambaka étagé sur un coteau pittoresque au milieu des mûriers et des platanes au pied même des premiers rochers des

Météores. Kalambaka, constituée par une nuée de petites maisons blanches ou ocrées, en général à un étage, couvertes de toits rouges avec d'in vraisemblables balcons de bois bleus ou verts, n'a guère que 3.000 habitants. Ce sont des bergers, des cultivateurs et surtout des travailleurs de la laine. Sur le pas des portes, sur les places publiques, auprès des fontaines, les femmes filent avec l'antique quenouille une laine immaculée. Elles alimentent ainsi l'atelier familial où les hommes teignent les flottes de couleurs voyantes dans de grands bassins de cuivre et les font sécher sur les arbres qui bordent la rue ; d'autres tissent sur des métiers à bras, qu'ils ont eux-mêmes construits et qui n'ont point changé depuis le xv^e siècle, des couvertures de toutes nuances et ces invraisemblables cabas multicolores que les habitants suspendent aux bâts de leurs montures pour le transport

des provisions. Kalambaka est l'ancienne Æginion d'où César marcha sur Pharsale. De son histoire, on sait bien peu, et ce n'est qu'au ix^e siècle qu'on la retrouve, sous le nom d'évêché de Stagi ; suivant certains philologues, Stagi viendrait d'une abréviation byzantine de la périphrase grecque, *Vers les Saints*, vers les moines qui habitent les thébaïdes des Météores. L'église principale consacrée à la Vierge contient une sorte d'ambon fort ancien, appelé chaire de l'empereur Andronic le Jeune, sans doute en souvenir d'une chrysobulle qu'il donna en faveur de cette église en 1332.

C'est à Kalambaka que l'on trouve les chevaux, mulets et petits ânes que l'on prend d'ordinaire pour monter aux Météores, car la course à pied est très pénible ; à vrai dire, elle ne l'est pas moins pour le cavalier, car les animaux ne sont pas sellés, mais bâtés ; le bât est en bois

recouvert d'un mauvais tapis et beaucoup trop large si l'on monte à califourchon ; on n'a donc aucune assise, les étriers sont courts, les bêtes n'obéissent pas à la renne unique, ayant pour habitude de suivre le muletier ou la bête qui les précède, auxquels elles sont liées par une longue corde. De cette manière, cinq à six montures sont attachées ensemble à la queue leu leu et sur des pentes à 45 degrés, comme il y en a parfois sur le parcours, les situations sont souvent difficiles.

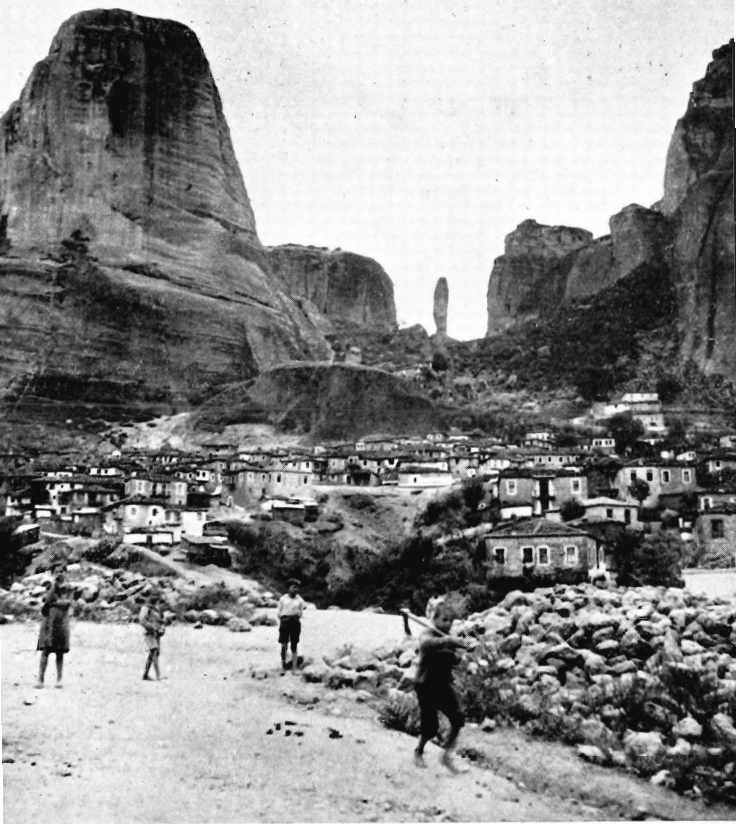
A une demi-heure de Kalambaka, on rencontre le village de Kastraki, en laissant à droite la hauteur de Kastro, qui est l'ancienne acropole d'Æginion. Les maisons sont encore plus misérables qu'à Kalambaka. Cette modeste agglomération est surplombée par un menhir naturel, mince et rongé à sa base, qui semble en équilibre instable et atteint bien une cinquantaine de mètres de hauteur. Il est comme une

gigantesque sentinelle placée dans ce col dominée par la roche d'Haghia (la Sainte), qui est la porte par où l'on pénètre dans le dédale des Météores. Kastraki n'a pas plus de 1.500 habitants, la plupart bergers élevant leurs bœufs et leurs moutons, ils filent aussi la laine et vont à leurs champs montés sur des ânes minuscules. Les ruelles sont à peine praticables, car les blocs descendus de la montagne les encombrent et la nonchalance des habitants les a laissés dans la place même où ils se sont arrêtés.

C'est de là que l'on commence à voir les premiers couvents des Météores composés d'ordinaire d'un groupe de quatre ou cinq maisons dominé par la tour de l'église. Aux murs sont accrochés des balcons fort délabrés, suspendus sur le vide, ce sont les hourds de ces châteaux de la prière ; peut-être leur première destination a-t-elle été pour servir de défense

contre les nombreuses agressions des pillards qui infestaient la région, maintenant, ils sont devenus les promenoirs pour la méditation des moines et c'est à leur encoorbellement que l'on suspendait le câble qui les reliait au commun des mortels.

Avant de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de ces monastères, il m'a semblé qu'il ne fallait point négliger l'étude de la formation géologique de cet extraordinaire massif montagneux et je me suis adressé au Professeur André Allix, directeur de l'Institut Géographique de la Faculté de Lyon. Il m'a appris qu'il s'agissait d'une érosion torrentielle normale, très violente, parce que la plaine est très basse ou en d'autres termes, la pente très forte. La mer Egée est bien venue dans le bassin de Thessalie, mais elle s'est bornée à y déposer d'anciennes plages et elle n'a jamais exercé d'action érosive d'une pareille ampleur. Ce qui donne à ces ro-



LES MÉTÉORES
Village de Kastraki et roche d'Haghia



chers leur forme extraordinaire, c'est la nature même de la roche : des conglomérats accumulés sur cet emplacement à une époque géologique assez récente, le tongrien au début du tertiaire. On trouve l'équivalent de ce phénomène dans les rochers d'Embrun ou ceux des Mées entre Digne et Manosque. Actuellement, aux Météores, l'érosion est terminée, il n'y a plus que quelques minces ruisselets à sec en été, qu'alimentent seulement les pluies d'hiver et qui vont rejoindre dans la plaine le Penée qui coule paisiblement parmi les acacias et les lauriers.

Quand on a dépassé le village de Kastaki, on rencontre les premiers ermitages taillés dans la paroi rocheuse ou installés dans des grottes naturelles. Quelques balcons branlants, des fenêtres en ruines, des murs croulants, c'est tout ce qu'il en reste. Certains prétendent qu'ils remontent au XII^e siècle, fondant leur chronologie sur

une inscription du moine Jérémie, datée de 1192. D'autres affirment que dès le ix^e siècle, il y avait des ermites aux Météores. Tout ce que l'on peut assurer, c'est que les premiers monastères ont été construits pendant la guerre interminable que se firent, au xiv^e siècle, les Serbes et les Byzantins, et qu'ils évitèrent les pillages grâce à leur situation inaccessible. Le plus ancien serait celui de Doupiani, la primatie des Météores, dont le cathégoumène (le supérieur) avait le pas sur tous les ermitages de la région. En 1367, Nilos, l'higoumène de Doupiani (monastère de la Panaghia Doupianos) fonda une skétis ou thébaïde qui comprenait les quatre ermitages de la région de Kastraki, Haghion Pneuma (le Saint Esprit), Sourlotti, Modi et Alyssos, auquel il faut peut-être ajouter Hypapanti, tout-à-fait au nord. Puis, de 1356 à 1372, l'ermite Athanase bâtit sur le Large Rocher le couvent de la Métamor-

phose ou de la Transfiguration, aujourd'hui le Grand Météore.

Cet Athanase eut une vie fort mouvementée bien qu'il en passa la plus grande partie dans la prière et la méditation. Né à Hypates, il est fait prisonnier, lors de la prise de cette ville par les Français, en 1319. Il parvient à s'échapper et se réfugie au Mont Athos d'où il est délogé par une invasion turque. Il s'enfuit de nouveau et vient s'établir avec ses supérieurs de l'Athos, Gregorios Politis, Moïse et Daniel, sur le rocher Stylos, qui est tout proche de Doupiani. Il y resta seize ans, et c'est là qu'un jour un corbeau lui apporta un fragment du doigt d'Anastase, son ami, ermite comme lui, qui était mort sur un rocher voisin et attendait qu'il vint l'ensevelir. Après ces seize années, Grégorios partit pour Constantinople et Athanase fonda le couvent du Météore grâce à l'appui du roi serbe Siméon



Paléologue Ourésis. Après la mort d'Ourésis, son frère Joasaph, Jean Ourésis Paléologue, au lieu de succéder à son père sur le trône de Serbie à Trikkala, vint s'enfermer au Météore, laissant le trône à son frère Alexis Ange. A la mort d'Athanasase en 1382, il le remplaça, et aidé par sa sœur, Marie-Ange Doucas Paléologue, Despostesse d'Epire, il fit du Météore le plus important couvent. Bientôt, il supplanta l'autorité du cathégoumène de Doupiani et l'histoire des siècles qui suivront ne sera plus que celle des éternelles disputes de ces moines pour des questions d'autorité et de partage des maigres terres qui se trouvaient au pied de leurs nids d'aigles. Au XVIII^e siècle, les monastères des Météores ne servent plus guère que de lieu de détention pour les prêtres exilés. Au cours du XIX^e siècle, après avoir au commencement du siècle repris quelque importance, ils sont tombés en pleine



LES MÉTÉORES
Entrée du couvent du Grand Météore



décadence et maintenant ils sont en train de disparaître si quelque événement extérieur ne vient pas favoriser le recrutement des moines et leur procurer de nouveaux subsides. Il n'y a plus actuellement qu'une trentaine de moines répartis dans quatre monastères, alors qu'au début du xix^e siècle il y avait encore une dizaine de couvents dont certains comme Saint-Caralambos possédaient vingt-cinq moines.

Depuis la fin du xviii^e siècle, les Météores ont été fréquemment visités par les voyageurs et c'est d'eux que nous tenons quelques renseignements sur les couvents aujourd'hui ruinés : le suédois Biornstahl en 1779, l'anglais Leake, l'allemand Using, les français Pouqueville, Didron, Heuzey, Duchesne, Daumet et Georges Rémond ont rapporté de leurs visites une documentation qui permet d'établir approximativement la liste des couvents établis

depuis le xiv^e siècle. Nous croyons utile de la donner :

Doupiani, Sourlotti, Saint-Esprit, Saint-Modeste (Modi), Alyssos, Oglas, les Saints Taxiarkes (Archanges), Saint-Georges, Saint-Demètre, Saint-Antoine, Saint-Athanas, Notre-Dame, Saint-Nicolas Batova, Saint-Couvent (Aghia Moni, fondé en 1315), Pantocrator (Tout-Puissant), Calistrate, Theotokos Hypsilotera (fondé en 1380), Saint-Nicolas Anapavsas, Saint-Caralambos, Le Précurseur, les Saints-Apôtres, Platytera (la plus plate), tous abandonnés depuis longtemps. En 1922, on pouvait encore aller à Saint-Arsène (Ar-san) mais il n'était plus habité que par un seul ermite tombé dans l'imbécillité, il y avait une fort jolie église à coupole avec des peintures représentant le Pantocrator entouré d'anges. Saint-Nicolas Cofina, fondé en 1388 et restauré en 1628, avait de belles peintures du moine Théo-

phane datées de 1527. A Roussanou (Haghia Rosani), fondé en 1388, restauré en 1639, il n'y avait plus, il y a quelques années, qu'une seule sœur. Ce monastère, qui était le seul de femmes, avait été profondément modifié en 1545 par deux moines Epirotes Maxime et Joasaph, qui y édifièrent une chapelle de la Métamorphose, en 1560, avec de belles fresques. Hypapanti (la Visitation), bâti en 1362-67, comportait deux églises dont une dans une grotte et six cellules. Dans l'église, une fresque de 1362, raconte sa fondation par Nilos.

De tous ces monastères qui occupent les trois massifs qui constituent les Météores : le mont Koukoula (542 m.) au S.-E., le Sourlotti (531 m.), au centre et le Météore (534 m.) au N.-O., aucun n'est entretenu. On n'en visite plus que quatre : le grand Météore, Varlaam, Saint-Stephanos et la Sainte-Trinité, qui ont été restaurés de-

puis quelques années et sont munis d'escaliers et de passerelles.

Dans ces quatre monastères, je n'ai trouvé que quelques vieux moines crasseux, parlant à peine, et ne semblant prendre intérêt à rien. Il y a bien deux ou trois jeunes moines et cinq ou six hommes mûrs, mais ce sont des exceptions. A côté de ces moines, on rencontre des paysans, portant le costume des gens du pays, ce sont leurs serviteurs qui cultivent les terres dont ils tirent leur existence. Il règne ici une très grande pauvreté, il y a fort peu de visiteurs et par suite peu d'aumônes, du reste, les moines ne mendient pas, et chacun est libre de déposer son offrande dans le tronc de la chapelle. Les moines des Météores portent le costume habituel de ceux de la religion grecque orthodoxe, la robe noire de l'Athos et le haut bonnet noir. Du reste, c'est une tenue moderne, car si l'on s'en rapporte aux

portraits d'Athanase et de Joasaph qui décorent la chapelle de la Métamorphose au Grand Météore, ils étaient jadis habillés avec un manteau brun sur une robe blanche et avaient pour ceinture une corde serrée par un anneau de fer.

Ces moines sont très hospitaliers, s'ils parlent peu. Ils laissent facilement visiter leur couvent et s'empressent de vous conduire à leur antique cuisine dont l'âtre est au milieu de la pièce et où ils vous préparent rapidement une tasse de café à la turque ; s'il fait très chaud, ils vous mènent à la pompe de leur citerne, ou ils versent dans votre verre le ouzou, sorte d'alcool anisé fort agréable. Leurs bibliothèques sont d'ordinaire dans des meubles fermés qu'on n'ouvre pas. Ils exposent, dans des vitrines, leurs plus beaux manuscrits, mais je n'en ai point vu ornés de peintures, ce sont des ouvrages de liturgie ou de théologie en bonne écriture

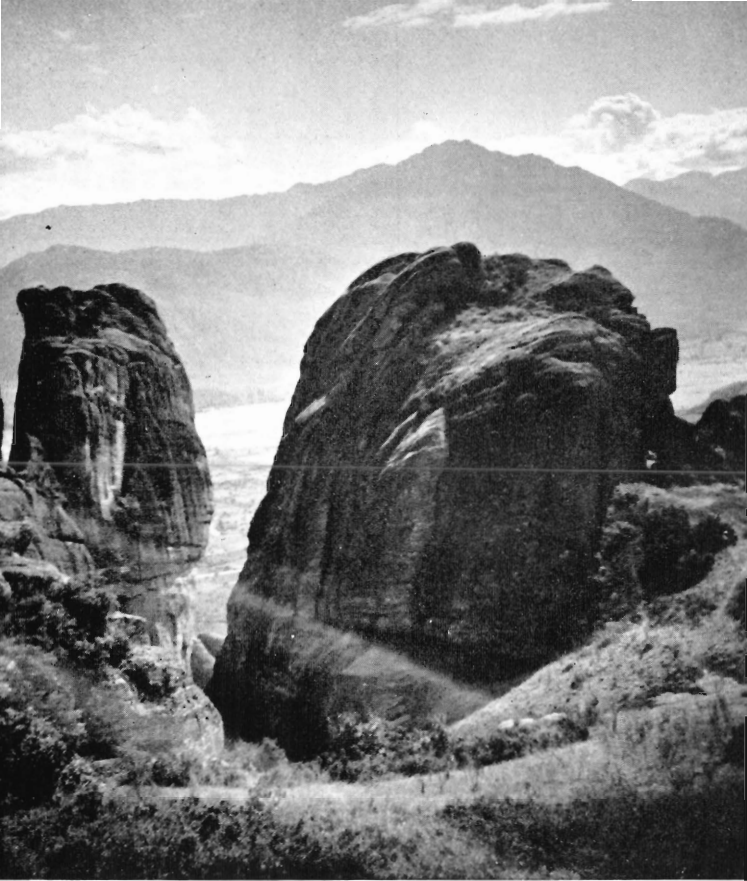
grecque bien calligraphiée, dont les lettrines sont tracées au trait, plus ou moins bien historiées, d'ordinaire sans rubrication à l'intérieur, mais peintes de couleurs différentes de celles du texte. Ces bibliothèques, du reste, ont été largement dépouillées par les amateurs et mal soignées par les moines, elles sont appelées à disparaître aussi si l'on ne prend pas rapidement quelques mesures de conservation. Aux bibliothèques sont d'ordinaire adjoints les trésors, qui ne contiennent que des objets de peu de valeur, quelques broderies, quelques icônes, souvent copies modernes de pièces anciennes et que les bons moines ont une tendance à vieillir outrageusement.

Des quatre monastères que j'ai visités, le premier qui s'est trouvé sur notre route en montant de Kastraki par un sentier tortueux qui longe le lit d'un ancien torrent au fond d'un ravin, est celui du

Grand Météore. Il occupe la place même de l'ermitage de Saint Athanase le Météorite sur le Large-Rocher. On ne se sert plus de son filet monte-charge qui hissait le voyageur à 50 mètres de haut, ce moyen précaire, car on ne remplaçait le câble que lorsqu'il se cassait et parfois même alors le renouait-on seulement, a été remplacé par un escalier taillé dans le roc, au pied duquel un moine ascétique monte la garde comme un grand cierge noir. Dans ce couvent, les femmes n'entrent pas, et la règle de Saint Athanase était à ce point rigide qu'elle leur interdisait de s'en approcher ; les bons caloyers devaient plutôt les laisser mourir de faim que de les secourir ou de leur donner quelque nourriture. Ce couvent, qui a été pillé en 1831 par une bande de brigands, est fort délabré, sa bibliothèque où Didron avait trouvé en 1839, 1.500 volumes imprimés, 237 manuscrits sur papier, 135

sur parchemin et 23 rouleaux de parchemin est fort diminuée ; le trésor contient quelques croix, des icônes modernes et quelques broderies sans valeur. Son réfectoire à coupes qui remonte à 1557 et les 50 cellules qui l'avoisinent ne donnent plus asile qu'à une sixaine de moines. Tout l'intérêt de ce monastère réside dans ses deux chapelles et dans la vue admirable qu'on en a sur l'ensemble des Météores et les principaux couvents ; j'en ai pu compter onze.

Des deux chapelles, la principale est celle de la Métamorphose ou Transfiguration, elle a la forme habituelle des chapelles athonites en croix grecque. Son abside n'est autre que la chapelle primitive construite en 1387-1388 par Joasaph ; on y voit encore peints sur le mur le portrait d'Athanase daté de 1484, et le Christ recevant de la Vierge une supplique. Le reste de la chapelle fut élevé par l'hi-



LES MÉTÉORES

plaine de Thessalie et la chaîne du Pinde vues des rochers de
Météores (pentes du Mont Koukoula)



goumène Siméon d'Épire, de 1545 à 1552, et comporte des peintures, hélas bien noircies par les cierges qui brûlent continuellement, mais qui sont cependant encore visibles et remarquables : une Transfiguration est due à Franco Castellano de Thèbes et la Mise en Croix et la Résurrection sont de Théophane de Crète, ces œuvres de la première moitié du xvr^e siècle, se ressentent beaucoup de l'influence italienne. Dans cette chapelle, il y a encore enchassés dans la paroi du Catholicon de beaux tableaux de la Renaissance byzantine, mais ils sont placés à côté d'humblés icônes modernes qui les déshonorent. Il en est de même des chaires et des stalles, dont certaines sont d'un travail rappelant la manière arabe par leurs incrustations de nacre à côté de vieilles cathèdres polies par la main des moines aux lignes élégantes et pures. Tout à côté de cette chapelle, il y en a une autre toute petite,

celle de Prodromos et de Saint-Constantinos. Ses murs sont sans peintures, et elle est tout illuminée de soleil, alors que la Métamorphose est très obscure ; de délicieuses sculptures ornent le Catholicon et semblent indiquer un travail du xvii^e siècle. Une inscription rappelle qu'Athanase fut enterré au Météore.

Quand on quitte le Météore pour aller au couvent de Saint Varlaam, on trouve une vaste esplanade où sont élevées les écuries des mulets, car les moines en ont un grand nombre, qu'ils prêtent facilement aux voyageurs. Isolé sur son rocher, son accès est encore plus difficile que celui du Météore et le sentier qui y mène est fort rude. Les femmes n'entrent pas ici non plus et les voyageurs qui montaient dans le filet devaient éprouver quelque émotion, aussi s'explique-t-on fort bien que Pouqueville et son ami Ali-Pacha se contentèrent de lorgner de loin avec leur

longue-vue les mesures des caloyers au lieu de se risquer au bout du câble. Ce couvent fut fondé à peu près à la même époque que le Météore, par l'ermite Varlaam, contemporain d'Athanase. La légende raconte que Varlaam perché sur son rocher défendit à coup de fronde Athanase attaqué sur le sien par des brigands. Les bâtiments actuels sont du xvi^e siècle et ont été construits par deux moines de Janina, deux frères d'une famille noble du pays, Nectare et Théophile. Ils travaillèrent depuis 1517 et bâtirent la chapelle de 1536 à 1548. Cette chapelle, élevée à la place de celle de Varlaam, qui était dédiée aux trois hiérarques Basile, Jean Chrysostome et Grégoire le Théologien, est sous le vocable actuel de Tous-les-Saints. Il y a là de très remarquables fresques dues à Franco Castellano de Thèbes et datées de 1565. Rien n'est plus impressionnant que cette image de

Sainte-Marie-l'Égyptienne, qui n'a véritablement plus que la peau sur les os et qui nous regarde d'un œil halluciné. Cette fresque est, à mon avis, la plus belle qui soit aux Météores et l'on ne peut s'empêcher de songer que ces restaurations, ces peintures, en somme, tous ces monastères étaient réalisés au moment même où ils étaient sous la domination libérale et tutélaire de Soliman le Magnifique, qui régna de 1520 à 1566. Dans ce couvent où l'on peut loger, il y a encore une sorte de grande et curieuse salle de réception, la chambre des hôtes et un jardin en miniature entouré d'un rempart pour le défendre contre les pillards.

Par un chemin qui serpente à flanc de coteau, on arrive sur la vaste esplanade qui précède le couvent de Saint-Étienne, auquel il est relié par une passerelle. Ce couvent est très ancien, certains l'ont attribué à un certain Jérémie qui aurait



LES MÉTÉORES
Esplanade du couvent de Saint-Etienne



vécu en 1192, alors qu'il faut faire remonter moins loin sa fondation, probablement à l'année 1312, par un autre Jérémie. Ce fut au cours du xiv^e siècle qu'il prit de l'importance, grâce aux largesses d'Andronic III Paléologue (1328-1341), et plus tard au xv^e, en 1404, d'un prince serbe Antoine Kantacouzinos (Cantacuzène). Il y a deux chapelles, celles de Saint Caralambos, qui est la plus importante, et celle de Saint-Etienne. L'église de Saint-Caralambos est du xiv^e, et son iconostase est une merveille de sculpture. Mais la pièce la plus curieuse de cette église est le reliquaire du chef de Saint Caralambos, en filigrane, offert en 1398 par Jean Wladislaw, voïvode de Hongro-Valachie et son neveu Dragomaris. Dans la chapelle de Saint-Etienne, il y a quelques fresques du xviii^e siècle, mais elles sont si noircies qu'on peut à peine les distinguer. Dans ce couvent, qui est fort grand, et où l'on

peut obtenir facilement l'autorisation de coucher, on trouve dans le trésor des croix, des icones et des sculptures en bois doré, difficiles à dater, mais qui ne sont pas sans intérêt artistique. Toutefois, ici comme au Météore, ce qu'il y a de plus intéressant encore, c'est l'admirable vue que l'on a d'une terrasse surélevée d'où l'on découvre toute la vallée du Penée, le Pinde, Kalambaka et au loin la plaine immense de Thessalie entourée de ses montagnes sauvages.

Non loin de là se trouve le petit monastère de la Sainte-Trinité, où les femmes sont aussi admises. On y accède par un long escalier fort étroit qui grimpe à travers des corridors obscurs, par des marches très élevées. Il fut fondé entre 1458 et 1476, par le moine Dométios. Il a deux chapelles, dont l'une est taillée dans le roc, c'est celle de Saint-Jean-le-Précurseur ; comme dans les autres monastères,

les fresques, que l'on soupçonne assez belles, sont sous une épaisse couche de suie, et il est presque impossible de les examiner dans leur ensemble.

De là on met encore une demi-heure pour rentrer à Kalambaka et l'on quitte ce site, unique peut-être, rompu de la fatigue de ces pénibles escalades, mais emportant avec soi une impression extraordinaire, car ces paysages sont de ceux que même les plus grands voyageurs ne rencontrent que fort rarement au cours de leurs randonnées.

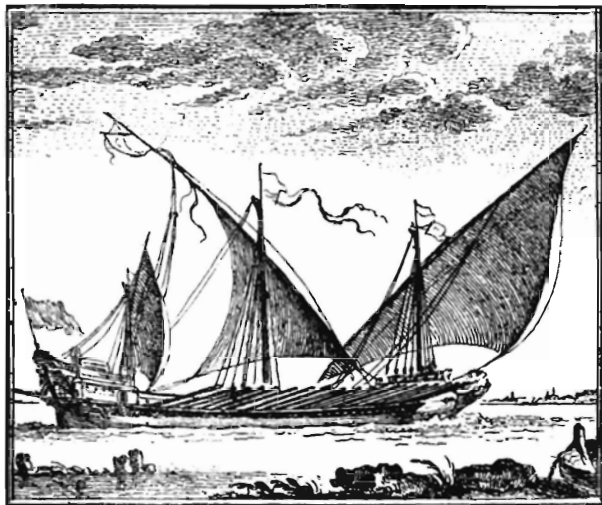




PATMOS
Couvent de l'Apocalypse



Patmos, l'île de Saint-Jean







L'Ile de Patmos fait partie du groupe des Sporades, archipel de la mer Egée ; elle est fort petite, n'ayant qu'environ vingt-six kilomètres de tour et sa population ne dépasse guère 4.000 habitants. Elle est actuellement peu visitée, bien que jadis, les voyageurs ne manquaient point de s'y arrêter en souvenir de l'apôtre Saint Jean qui, suivant la tradition, y écrivit l'Apocalypse. On dit même que

l'apôtre Paul y aborda au cours de ses voyages dans ce grand lac romain qu'était la Méditerranée aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Pitton de Tournefort, pensionnaire de l'Académie royale des Sciences, qui écrivait au début du XVIII^e siècle sa *Relation d'un Voyage du Levant*, a laissé une description détaillée de Patmos, qu'accompagnaient d'aimables gravures et une carte fort précise. C'est documenté par ce botaniste qui fut un des plus grands voyageurs de son temps que j'ai abordé à Patmos et que j'ai pu constater qu'au cours des deux derniers siècles, rien n'avait changé ni dans le paysage ni dans l'œuvre des hommes. Le meilleur port de l'île est celui de la Scala où ne peuvent cependant accoster les grands bateaux, c'est dans une barque qu'il faut gagner la côte. Il y a là un autre port, celui de Gricou, mais il est moins abrité et les autres anses de Mérica, de

Sapfila et de Diacorti ne peuvent accueillir que les barques de pêche.

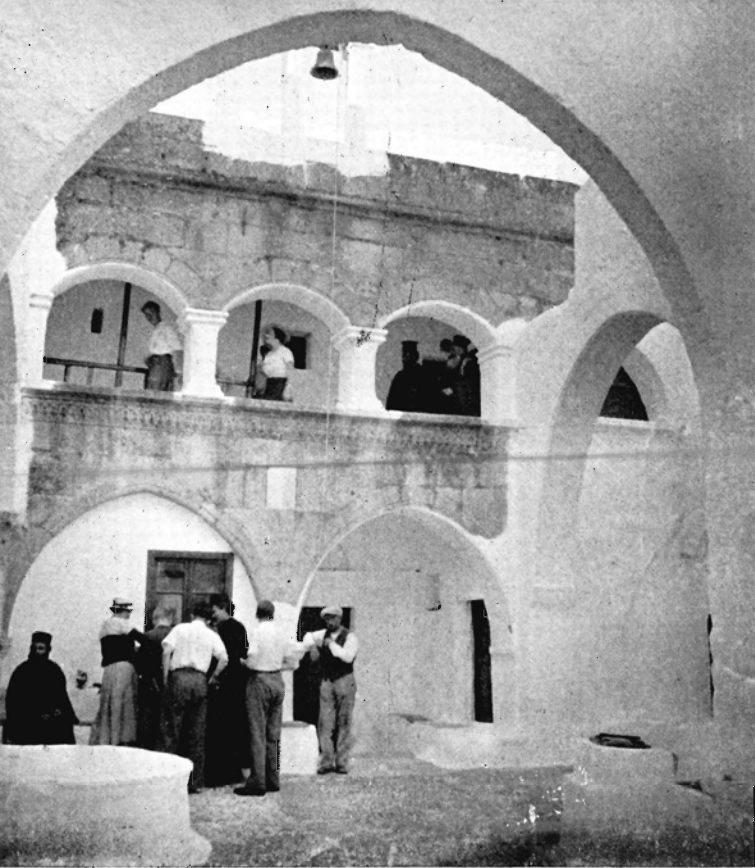
Du port de la Scala aux petites maisons blanches que dominent les coupoles de son église grecque, on a une première vue sur le pays. Il se présente comme sur un écran avec sa terre rosée toute morcelée et délimitée par de basses murailles entre lesquelles les vignes sont encloses ou quelques autres maigres cultures, car ici la nature est chiche de ses dons et l'eau plus rare que le vin. On raconte même que les esclaves chrétiens que les Sarrasins firent à Salonique en 904, y séjournèrent six jours et n'y trouvèrent pas d'eau à boire. Maintenant, quelques moulins à vent sur la colline s'évertuent de leurs ailes lourdement chargées de toile, à puiser fort profondément l'eau qui est distribuée dans le village de Patmos, bâti sur la montagne de Saint-Hélie, la plus haute de l'île.

Quand, après une rude montée, par un chemin dallé on atteint ce village aux rues tortueuses et étroites, on a une vue magnifique sur l'archipel d'où émergent d'une mer bleu de nuit Icarie et Samos comme des épaves démantelées flottant sur la mer. Tout autour, dans l'île, la nature est désolée, la terre est pauvre et les murettes empêchent qu'elle ne descende à la mer au cours des orages ; il y a de petits jardins autour des maisons avec des figuiers et des cyprès ; des fleurs s'alignent aux balcons et le long des terrasses où les Grecs parlent très fort, discutant à perte de vue et ne songeant point au lendemain. On a l'impression, en présence de cette population bavarde et satisfaite, de la nullité de ses besoins et de son facile contentement ; le soleil remplace l'abondance et met au cœur la joie que n'y apporterait point la richesse. Ce sont, paraît-il, les corsaires qui infes-

taient ces parages qui ont obligés les habitants à quitter le bas pays et à se réfugier sur cette montagne autour du monastère de Saint-Jean dont ils fortifièrent les abords par une haute muraille. Toute la vie est concentrée autour du monastère de Saint-Jean-le-Théologien, son souvenir domine toute l'île dont l'âpreté du site s'accommode admirablement de l'ascétisme du visionnaire.

Jean l'Évangéliste, le disciple préféré du Christ, *celui que Jésus aimait*, après la dispersion des apôtres avait assisté en l'an 51 au premier Concile de Jérusalem où s'était affirmée l'autorité de sa doctrine, puis, il était parti évangéliser l'Asie Mineure ; ensuite, il résida à Ephèse, où il fut arrêté sur l'ordre du proconsul en 95, et conduit à Rome. Il passe alors en jugement, on le plonge dans l'huile bouillante, il en sort indemne, et, de guerre lasse, Domitien l'exile dans l'île de Patmos.

Il y écrira l'Apocalypse, le livre le plus extraordinaire que jamais homme ait composé. « Moi, Jean, dit-il (C. I. 9), qui suis votre frère et qui ai part avec vous à l'affliction, au règne et à la patience de Jésus-Christ, j'ai été dans l'île appelée Patmos pour la parole de Dieu, et, pour avoir rendu témoignage à Jésus. Un jour de dimanche, je fus ravi en esprit et j'entendis derrière moi une voix forte et éclatante, comme le son d'une trompette, qui disait : « Ecrivez dans un livre ce que vous voyez, et envoyez-le aux sept églises qui sont en Asie. » La tradition prétend que Saint Jean écrivit son livre dans une grotte qui se trouve à mi-chemin entre le port et la ville sur laquelle on a bâti le couvent qui porte le nom de l'Apocalypse. Ce petit monastère qui est construit tout en étage, avec ses escaliers étroits, ses terrasses, sa chapelle voûtée voisine de la grotte que soutient un pilier central



PATMOS
Monastère de Saint-Jean-le-Théologien



est fort impressionnant. L'on ne peut éloigner sa pensée de l'homme qui a connu le Christ mieux qu'aucun autre, et qui s'est recueilli ici en communication avec l'au-delà avant de subir la loi commune de la mort. Son siège est taillé dans le roc, l'appui de sa main est encore visible ; je ne sais si ces vestiges sont authentiques, mais ils méritent de l'être et c'est, je crois suffisant pour ce qui est du domaine supra-terrestre, et ce site de Patmos en fait partie. Or Domitien étant mort, Jean put repartir pour Ephèse, où il demeura jusqu'à la fin de ses jours, qui ne tarda point beaucoup, il mourut en 99, dans sa 94^e année ; pendant ces trois dernières années, du reste, il composa son Evangile en langue grecque, dans un style admirable de simplicité et de hauteur de pensée, afin de raconter les quatre dernières années de la vie du Christ, cel-

les où il fut, plus que nul autre, le disciple bien aimé.

Après Saint Jean, Patmos semble délaissé ; ce rocher aride ne tente point les navigateurs et ce ne sont guère que des pirates qui le visitent. Au xi^e siècle, l'empereur Alexis Commène en fait don au moine Christodule, abbé de Latros en Asie Mineure, et il y construit ce monastère de Saint-Jean-le-Théologien, qui est la forteresse morale de cet archipel dépeuplé. Rien n'est plus étrange que la visite de ce couvent tout en petites maisons, en courettes, en vestibules, en balcons, en coupes et en arcades. Les moines en robes noires détachent leur silhouette calme sur les murs éclatants de blancheur. On les prendrait, à certains moments, dans le peu de lumière, pour les acteurs d'un théâtre d'ombres. La chapelle est dans la cour centrale, ornée de fresques de l'école athonite, à l'intérieur, le catholicon est

somptueusement sculpté et doré, mais c'est une œuvre du XIX^e, peut-être copié d'un travail plus ancien. Par un dédale de corridors, on arrive sur les terrasses qui dominent le monastère. La vue est inoubliable ; on peut toucher de la main les belles cloches vénitiennes qui sonnent éperdument dans les campaniles, et l'on sent descendre en soi la paix bienfaisante et le recueillement qui président à tous les actes des bons caloyers. Jadis, ce monastère était une véritable université, et au cours du siècle dernier, il possédait encore un collège renommé dans tout l'archipel. On y enseignait les langues mortes, l'italien, la rhétorique et la logique ; maintenant, ce n'est plus qu'un modeste noviciat et les moines se contentent de garder le corps de leur saint fondateur Cristodule, de célébrer les offices devant sa châsse et de soigner leur trésor ainsi que les beaux manuscrits qui consti-

tuent leur bibliothèque. M. Charles Diehl en a publié l'inventaire suivant un document du XIII^e siècle. Il n'est malheureusement en rien comparable à celui que l'on pourrait dresser actuellement, mais cependant, la bibliothèque contient d'excellentes pièces qui méritent quelques heures de visite aux accueillants moines qui en sont chargés. Je n'ai point examiné les neuf cents manuscrits qui la composent, mais les plus précieux enfermés dans un coffre aux multiples serrures m'ont été montrés. Le *Codex purpureus*, dont six feuillets sont à la Vaticane, deux à la bibliothèque de Vienne, quatre au British Museum et cent quatre-vingt-deux à la bibliothèque de Leningrad est représentée ici par trente-trois feuillets de parchemin violet sur lesquels sont écrits en lettres onciales d'argent quelques fragments de l'évangile de Saint Marc, avec plusieurs belles majuscules en or. La tradition pré-

tend qu'il fut écrit par l'empereur Théodore le Petit (408-450), qui fut le meilleur copiste de son temps. Le *livre de Job* est un manuscrit à peintures du VII^e siècle. Les œuvres de *Saint Grégoire de Nazianze* constituent un fort beau travail de calligraphie dû au moine Nicolas et à son fils Daniel qui l'exécutèrent à Reggio de Calabre, en 941. Les *Quatre Evangiles*, copiés en 1355 avec des lettrines en or d'un travail remarquable et des peintures représentant les *Evangélistes*, sont aussi parmi les meilleurs travaux des calligraphes grecs qui sont ici surtout représentés. Outre ces ouvrages manuscrits, il y a de nombreux rouleaux contenant des liturgies de Saint Jean Chrisostome et Saint Basile, et surtout le testament de Saint Christodule léguant sa bibliothèque au couvent de Patmos qu'il avait fondé et qui forme encore le noyau de la bibliothèque actuelle. Il faut citer encore d'innombra-

bles bulles d'or, chrysobulles des Comnène, des Roucas, des Paléologues, des rois d'Espagne, des empereurs allemands, des papes Pie II, Léon X, Grégoire XIII, Urbain VIII, Innocent XI, des décrets des Doges, des décisions des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, des lettres de patriarches et des firmans des sultans turcs. Ces documents qui n'ont jamais été publiés sont certainement très précieux pour l'histoire de Byzance, et ils permettraient peut-être de jeter un jour nouveau sur les relations des différentes puissances méditerranéennes avec la Turquie, depuis la prise de Constantinople jusqu'au XIX^e siècle.

Après Christodule et ses moines, l'île de Patmos avait prospéré à l'ombre du couvent, ses habitants avec leurs caïques faisaient le transport des blés d'Asie-Mineure et de la Mer Noire. Ils s'enrichirent même et les Vénitiens s'implantèrent chez

eux au point d'y avoir la suprématie politique qu'ils conservèrent jusqu'au jour où les Turcs la leur ravirent définitivement. Les Osmanlis n'y construisirent du reste aucune mosquée et respectèrent les caloyers de Saint-Jean dont ils obtenaient un bon tribut.

Actuellement, Patmos est passée à l'Italie avec les îles du Dodécanèse, mais l'ère de prospérité semble à jamais terminée. A part le pittoresque des monastères et l'intérêt qu'ils présentent, les habitants n'ont conservé aucun trait caractéristique, ils ne portent même plus leur ancien costume et les femmes sont vêtues de noir et les hommes de bourgerons bleus ou de velours et coiffé de cette maudite casquette qui déshonore l'Orient, mais qui est pour ces populations le signe de l'affranchissement. Jadis, les femmes de Patmos étaient renommées pour leur beauté et leur habileté à se farder et Pitton de Tournefort

raconte qu'un Marseillais en ayant épousé une, toutes croyaient, quand des étrangers abordaient dans l'île, qu'ils venaient chercher femme. Le même voyageur raconte qu'à cette époque, il y avait bien vingt femmes pour un homme, et plus de deux cent cinquante chapelles ; peut-être cette assertion est-elle exagérée, car on ne trouve plus trace maintenant des chapelles et l'équilibre des sexes semble s'être rétabli. Du reste, on ne rencontre dans la rue qu'hommes désœuvrés, et bien peu de femmes, peut-être parce que ce sont elles qui assument tous les travaux du ménage pendant que les hommes bavardent.

En tout cas, rien ne semble plus devoir assurer la prospérité de cette île, que certains voyageurs ont vue, peut-être dans leur imagination, peuplée de tourterelles, de lapins, de becfignes, de cailles et de perdrix, alors que maintenant on ne rencontre aucun gibier sur son sol désertique.

Elle demeure le séjour du silence et nul lieu n'est mieux choisi pour le recueillement. J'ai trouvé dans l'enceinte de Patmos un petit couvent à la chapelle peinte en rouge, tout ombragé de figuiers où il ferait bon méditer et rêver. Mais il est un rythme des civilisations pour les sites élus par l'humanité ; ils passent par des phases cycliques et Patmos est peut-être en train de redevenir le rocher d'Apocalypse et l'île sans douceur où Jean le Visionnaire trouva le chemin des mondes inaccessibles.



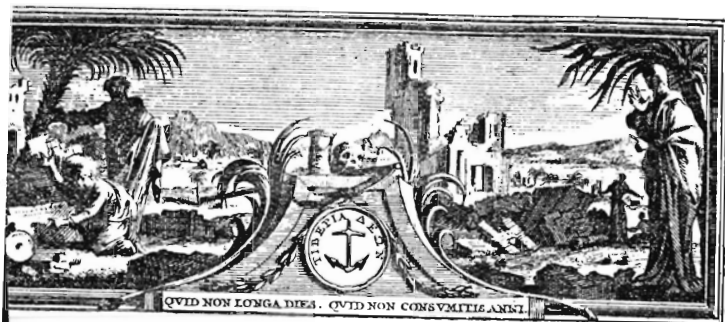


TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-------------------------------------|-----|
| I. La Sainte Montagne de l'Athos | 9 |
| II. Les Météores de Thessalie . . . | 85 |
| III. Patmos | 117 |

1